



LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA

REVUE CANADIENNE.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

POÉSIE.

LE VIEUX CHÊNE.

I.

NAGUERE, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts, l'ombre rafraichissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient le soir dans son feuillage
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

II.

Des siècles, à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus.
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

III.

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague, mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois, je croyais qu'il répétait les chants.
Et il me semblait voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus, se poussant sur la terre
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon ;
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les fers sanguinaires
De quelqu'autre nation.

OO

IV.

Les voilà, les voilà, comme des pâles ombres,
Ces peuples, l'œil furtif, errant dans les forêts ;
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres,
Scintille à leurs côtés l'acier de leurs stylets.
Ils ont le pas léger, et le regard rapide.
Ils vivent du produit de leur flèche homicide ;
La mort seule fournit à leur sanglant festin.
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

V.

Silence ! entendez-vous leurs cris sauvages
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs ?
A l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les buchers sont chargés de victimes humaines,
Dont le gémissement se mêle au bruit des chaînes ;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
Jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

VI.

C'est donc là l'indien, à l'œil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du St. Laurent
De la cime des monts, où pend sa frêle couche,
Il montre, plein d'orgueil, son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse.
Libre de tout frein, et, fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule ;
Il va chercher sa proie, où l'astre des jours roule,
Dans les flots de sa clarté.

VII.

Jadis un voyageur au pied d'une colonne,
Assis les yeux fixés sur des débris épars ;
En son rêve crût voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts,
Ainsi, je croyais voir, chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe
Et nos bords se couvrir de profondes forêts ;
Mais un cri retentit, au loin, dans les vallées ;
L'illusion tomba. Les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

VIII.

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des tems.
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,
Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs.
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faite, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

IX.

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon ;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson.
Ils voyaient dans les cieux, couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux s'allumer les étoiles,
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux ;
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aide fugitive
Et folâtre des échos.

X.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours, depuis bien longtemps écoulés.
A leurs fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le tems emportés.
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers ayeux, un jour avant l'aurore
Partir subitement à l'appel du tambour ;
O champs de Sainte-Foy ! victoire signalée !
Ah ! pour combien d'entr'eux cette grande journée
N'eut point, hélas, de retour !

XI.

O chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraichit mes ayeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphire
Souspirer tendrement dans tes rameaux nouveaux.
Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course subline,
Montait, redescendait et, caché dans ta cime
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage.
Entre la terre et les cieux.

XII.

Mais depuis a passé le vent de la tempête.
La foudre a dispersé tes débris glorieux.
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.
Ils n'aperçoivent plus rien dans l'espace vide
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères ;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

XIII.

Aujourd'hui, sur les bords de l'onde murmurante,
Nul chêne porte au ciel son front comme une tour.
Et du feuillage épais l'ombre rafraichissante
Ne défend plus la fleur des feux brûlants du jour.
Les doux zéphirs ont fui la rive désolée,
Par la sombre tristesse et l'ennui seul foulée.
Un vent sourd et plaintif s'élevant des roseaux,
Sans cesse en gémissant, bat l'aune et la bruyère
Qui persèment la grève aride et solitaire
Où viennent mourir les fiots.

F. X. G.

ERRANCES DE L'AMOUR.

A MARIE.

Astre de la terre,
Fleur de pureté,
Source de mystère,
Perle de beauté,

Chaste sœur des anges,
Soleil de mes jours,
Temple de louanges,
Mes seules amours,

Reine de jeunesse,
Trésor sans pareil,
Miroir de sagesse,
Aube du réveil,

Arche d'espérance,
Porte du bonheur,
Autel de croyance,
Parfum de mon cœur,

Force du supplice,
Bijou précieux,
Sceptre de justice,
Charme de mes yeux,

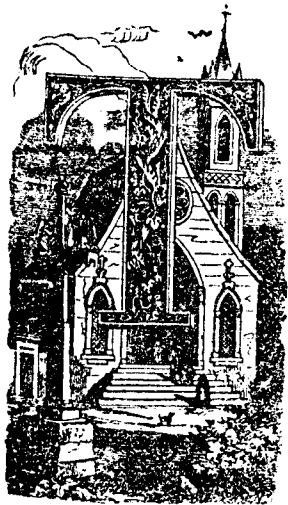
Foyer de lumière,
Autel de ma foi,
Entends ma prière,
Prends pitié de moi !

EUGÈNE DE LONLAY.

CONTEMPORAINES ILLUSTRÉES.

LORD WELLINGTON.

— (SUITE ET FIN.) —



OUT le monde connaît l'histoire, ou plutôt tout le monde a lu une histoire de la bataille de Waterloo ; or, comme il y en a au moins cinquante dont pas une ne ressemble à l'autre, je n'ai pas envie de me poser moi cinquante-unième stratéliste de cabinet, pour discuter la question de savoir si réellement Wellington a été surpris dans ses cantonnements, comme le dit Napoléon, ou non surpris, comme le dit Wellington et après lui Walter-Scott ; si la bataille était gagnée par les Français quand les Prussiens arrivèrent, comme le dit Napoléon ; si elle était indécise, comme le dit Blücher, ou gagnée par les Anglais, comme le dit Wellington ; si c'est la faute de Grouchy, comme le dit Napoléon ; ou si Grouchy n'a pu mieux faire, comme le disent Grouchy et le général prussien Mülling.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée anglaise, inférieure en nombre, a soutenu sans se rompre, pendant cinq heures, suivant les uns, et pendant sept heures, suivant les autres, les attaques acharnées des premières troupes de l'Europe, commandées par le plus grand homme de guerre des temps modernes. Napoléon dit lui-même que les Anglais ont été admirables. Il ajoute que les dispositions de Wellington ont été pitoyables. Mais comment expliquer alors que des troupes, quelque valeureuses qu'elles soient, placées dans une mauvaise position, commandées par un mauvais général, résistent toute une journée aux charges réitérées des cuirassiers de Kellermann, au choc de la vieille garde dirigée par Ney, et aux manœuvres de Napoléon ? Car enfin il est positif que quand les Prussiens arrivèrent, quand Bulow attaqua à l'arrière-garde, les régiments écossais s'étaient fait écharper sans perdre un pouce de terrain ; les avantages partiels remportés par les Français au bois d'Hougoumont et à la ferme de la Haie-Sainte avaient été presque aussitôt regagnés que perdus.

Il me semble plus juste et plus vrai, non pas de comparer deux hommes dont l'un est incomparable, ce serait faire injure à lord Wellington lui-même qui en toute occasion a dit de Napoléon : " C'est notre maître à tous," mais de placer du moins en regard de cet aigle posté sur les hauteurs de la ferme de la Belle-Alliance, le léopard anglais acculé aux flancs du Mont-Saint-Jean. A celui-là l'impétuosité sublime de l'attaque, à celui-ci la froide ténacité de la résistance ; le duc de Wellington vit sans sourciller tout son état-major, moins un seul homme, tomber autour de lui. Six cents

officiers et quinze mille soldats jonchaient le sol, tués ou blessés ; et il est hors de doute que, sans l'arrivée de Blücher, l'armée anglaise, épuisée par de longs efforts et des attaques sans cesse renaissantes, eût été forcée à la retraite ; mais dans tous les cas la bataille eût été noblement perdue.

Les événements qui suivirent sont trop universellement connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler au long. Disons seulement à la louange du duc de Wellington, qu'après la capitulation de Paris il s'opposa de tout son pouvoir aux brutalités de Blücher, espèce de Vandale qui ne rêvait que feu et sang. Nommé généralissime de l'armée d'occupation, et résidant à Paris en cette qualité, le duc laissa échapper une belle occasion d'être grand ; le maréchal Ney, mis en jugement, s'adressa à lui en invoquant l'article 12 de la capitulation de Paris, et la maréchale vint elle-même implorer son appui. Lord Wellington répondit que l'article 12, comme tous les autres, n'avait trait qu'à la question militaire ; qu'il avait été destiné à garantir les personnes qui y sont désignées contre les troupes alliées seulement, mais qu'il n'avait pas et ne pouvait pas avoir eu pour but de préjuger en rien la position de ces mêmes personnes au vis-à-vis du gouvernement actuellement existant ou de celui qui devait être appelé à lui succéder. Cette argumentation peut certainement se soutenir, et le caractère bien connu du duc de Wellington ne permet guère de douter qu'il ne fût de bonne foi ; mais combien il eût été plus beau à lui, qui était tout puissant alors, d'affronter le courroux de Castleragh et de dire à Louis XVIII : " Je prends cet homme sous ma sauvegarde ; nous nous sommes vus souvent sur le champ de bataille, " et récemment encore il est venu braver intrépidement le feu de " mes soldats : c'est un héros ; je ne veux pas qu'il périsse de " la mort des traîtres." Ney eût été sauvé, et l'Europe entière eut applaudi lord Wellington. L'illustre Anglais ne comprit pas cela ; sa raison froide et sèche se prête peu aux inspirations spontanément généreuses ; ses qualités sont négatives. Il ne fait pas ce qui est mal ; et quand il fait le bien, c'est toujours dans les strictes limites du devoir. Comment expliquer pourtant cet autre fait qui pèsera sur sa mémoire ? Lord Wellington passe à juste titre, car il ne l'a jamais démenti, pour l'auteur principal de la dure captivité de Napoléon ; on dit qu'il désigna lui-même l'affreux rocher de Sainte-Hélène. Et à son tour, le grand empereur au lit de mort, prêt à paraître devant Dieu, descend jusqu'à écrire sur son testament le nom de l'homme qui avait tenté en 1818 d'assassiner son ennemi. De ces deux faits je ne sais quel est le plus triste. En les citant, j'ai pensé au testament de Louis XVI pardonnant à ses juges, et au Prince Noir servant lui-même à table un roi vaincu.

Après l'évacuation du territoire français et le traité d'Aix-la-Chapelle, lord Wellington retourna à Londres, comblé d'honneurs, et possesseur d'une fortune immense. Alors commença sa carrière politique. Appelé à siéger à la chambre des lords, il accepta la place de grand-maître de l'artillerie, sous le ministère de lord Liverpool. A l'avènement de Canning, il fut envoyé au congrès de Vérone, où il lutta de son mieux contre l'intervention de la France en Espagne. " On caressait en vain, dit M. de Chateaubriand, le successeur de Marlborough pour le faire sortir de la politique de son pays. On y perdait son temps. Sa Grâce, " pour se désennuyer de nous, cherchait à Vérone quelque " Des Ursins qui pût écrire à la marge de nos dépêches inter- " ceptées : pour mariée, non."

Le duc d'York, frère du roi, étant mort en 1827, lord Wellington fut appelé à le remplacer dans la dignité de commandant en

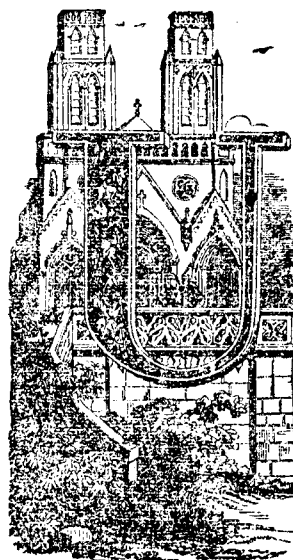
chef des armées anglaises ; et bientôt après commence à se dessiner dans la chambre des lords son opposition contre les tendances libérales de Canning. Après la mort de ce dernier, le faible ministère de lord Goderich ne put arrêter longtemps l'entrée des tories au pouvoir, et, en janvier 1828, le duc de Wellington fut nommé premier lord de la Trésorerie. Sir Robert Peel fut l'orateur et le représentant de ce cabinet à la chambre des communes. Tory de naissance et de cœur, mais tory éclairé, lord Wellington parvint, à force de franchise, à donner à son ministère une sorte de popularité. Entraîné par l'empire des idées, il cédait sans dissimuler ses répulsions et sans feindre des sympathies qu'il n'éprouvait pas, mais il cédait. C'est ainsi qu'il appuya le bill d'émancipation en le déclarant fâcheux ; c'est ainsi qu'il qualifiait la victoire de Navarin d'événement funeste (*untoward event*). Le contre-coup de juillet l'ébranla fortement ; il ne chercha point à le parer. Lorsque fut présenté, en 1830, le bill de réforme, lord Wellington déclara qu'il combattrait hautement tout projet de réforme, et, à la première occasion, il s'empressa de céder la place au ministère whig de lord Grey. En 1832, il reparut un instant aux affaires sous la présidence de M. Peel, et se retira presque aussitôt. Depuis, malgré les nombreuses infirmités qui l'ont atteint, le vieux soldat n'a pas cessé de prendre une part active aux affaires de son pays. Il a parlé sur les questions les plus importantes, toujours avec cette gravité et cette froide raison qui le caractérisent.

Plusieurs biographes font dire à madame de Staël que lord Wellington est un *homme borné*. Je ne sais trop où l'on a pris cela, et je soupçonne très fort le premier auteur de la découverte de l'avoie inventée : outre que le mot est en désaccord avec l'opinion de tous ceux qui ont vu lord Wellington à Paris, et l'enthousiasme bien connu de madame de Staël pour lui, il jure singulièrement avec certaines pages flamboyantes des *Considérations sur la révolution française*, où le noble duc est exalté bien au-delà de ses mérites. Il est évident qu'en politique lord Wellington n'est pas un aigle, qu'il s'entend peut-être mieux à gouverner une armée qu'une nation ; mais il est incontestable aussi que là encore il a déployé certaines qualités de fermeté, d'activité et d'élévation qui sont bien à lui. Aux affaires comme à la guerre, ce qui a fait surtout la prépondérance de lord Wellington, c'est une assurance imperturbable qui n'est pas de la forfanterie, mais qui prend bien plutôt sa source dans une sorte de fatalisme instinctif que Napoléon raillait tout en le professant au fond pour le moins autant que César. Je ne saurais mieux exprimer ma pensée à ce sujet qu'en rapportant ce plaisant propos, que tenait dernièrement, un jour de grande réception à l'ambassade d'Angleterre, un Français très haut placé, en montrant lord Wellington : « Voyez-vous le duc, » disait-il, qui lutte vaillamment contre sa goutte, et s'efforce, dans son habit doré de gardien des *cinq ports*, de se poser en Hercule, ainsi que l'a représenté Chantrey à Hyde-Park ; eh bien ! ce personnage a une telle confiance en son étoile que si quelqu'un fût venu lui dire il y a six mois : La reine vous attend à Westminster pour vous épouser, vous et vos soixante-et-onze ans, il serait à l'instant parti du pied gauche en rajustant son ceinturon, comme un homme qui va faire la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. »

En résumé, quand le duc de Wellington ne sera plus, l'Angleterre aura à regretter sa plus haute capacité militaire depuis Marlborough ; et si elle ne perd pas en lui un grand génie politique, elle perdra certainement un grand caractère.

M. LAMARTINE.

Un recueil, dans lequel nous avons eu souvent occasion de rencontrer d'excellentes appréciations littéraires ou politiques, attribuée à la plume d'une Anglaise, lady Eglé, un très remarquable portrait de M. de Lamartine. Nous avouons franchement que l'ensemble comme le détail de cette *pourtraicture au vif*, ainsi qu'eût dit Montaigne, nous paraissent aussi complètement français que possible.



N peu avant d'arriver à Cluny, nous primes à gauche et remontâmes la vallée de Saint-Point, qui s'étend entre deux chaînes de montagnes. A cette hauteur, la vigne paresseuse, nonchalante, amoureuse du soleil, refuse d'aller plus loin. Mais le site n'y perd rien. Le sol plus vigoureux fait jaillir des châtaigniers, des chênes, des noyers, et le long de la belle prairie qui occupe le fond de la vallée, des peupliers, des saules et des vergnes. La route longe des villages entourés de chènevières. Les rigoles qui descendent de la montagne arrosent en passant les houx qui étalent, au milieu de leurs épines, leurs belles perles de corail. Des troupeaux de petits bœufs gris paissent le regain de ces prés toujours humides et verts comme au printemps.

Après avoir ainsi monté une heure à travers un charmant paysage suisse, on voit se dresser, au détour d'une rampe, les deux tours du château de Saint-Point. C'était un château gothique qui tombait en ruines, et bien qu'à toute force, au point de vue archéologique, il ne fût pas très curieux, M. et M^{me} Lamartine l'ont restauré en y mettant chacun du sien, c'est-à-dire en poète et en artiste. On y arrive à travers des massifs d'arbres. En passant au pied d'un grand tilleul, on trouve un banc de pierre qui vient de l'abbaye de Cluny. La tradition dit qu'Abeilard allait souvent s'y asseoir. Les pierres ne manquent que dans les cimetières. Rien ne s'oppose donc à ce que le philosophe du moyen-âge n'ait lu sur ce banc quelque lettre d'Héloïse.

Du côté de la cour, la façade du château est tapissée de bignones, de vignes vierges, d'aristoloches, de jasmins et de glicines. Un beau chien de Terre Neuve se promène gravement devant la porte ; et un perroquet gigantesque bleu et rouge, la tête penchée, regarde mélancoliquement du haut de son perchoir les cabrioles fantasques de quatre ou cinq levrettes, tandis que des paons effarés saluent par leurs cris de détresse l'arrivée des voyageurs.

L'hôte de Saint-Point aime les animaux, surtout les animaux

qui ont l'animation de la couleur ou du mouvement. Il eût vécu volontiers dans la compagnie du paradis terrestre. Quelque part qu'il aille, il emmène avec lui sa perruche et ses levrettes. Le lévrier qui nous paraît, à nous profanes, moins un être qu'un projectile, déploie sans doute pour M. Lamartine tous les trésors cachés de son intelligence. Aussi le poète a-t-il pour tous les cadets de la création, pour toutes les bêtes une sympathie vraiment indienne. Dans ses poésies il y a un souvenir d'amitié, de commiseration pour nos associés à quatre pattes, locataires comme nous de cette planète.

Le château de Saint-Point est meublé avec ce luxe qui est plutôt redevable au goût du propriétaire qu'à l'art du tapissier. Il a bibliothèque, salle de billard, et surtout une belle galerie extérieure qui domine toute la vallée et regarde les belles croupes de montagnes, couvertes ça et là de grands arbres. Cette terrasse repose sur une corbeille de lilas.

On trouve à Saint-Point tout le confortable de la vie du château : des serres et des espaliers. A dix minutes de distance, un petit étang caché dans un petit bouquet de bois, offre au béigneur ses eaux sombres et paisibles, à peine effleurées par les rayons du midi.

Le propriétaire, sans doute, a tenu à décorer Saint-Point, à y attirer toutes les commodités de la vie, moins encore par un sentiment de bien être personnel que par nécessité de position. Il tient là, en effet, hôtellerie à la pensée de la France, à la gloire de l'Europe. Tout écrivain, tout artiste, tout homme d'Etat qui va du nord au midi et suit le courant qui porte à la Méditerranée, s'arrête à Maçon pour s'éluer l'hiérophante de l'éloquence et de la poésie. C'est une royauté qui tient là-haut, dans cette montagne, cour plénière pour les hauts barons de l'intelligence.

Ce château, rendez-vous de l'aristocratie nouvelle, a conservé, par une singulière contradiction, les plus touchantes coutumes de la féodalité, ces bienveillantes communications, ces échanges, ne disons plus du serf au seigneur, mais du pauvre au riche.

Le dimanche, on se croirait transporté au temps de la dime, au milieu d'un clan d'Ecosse : les fruits, les canards, les poules, les œufs, les paniers de beurre, affluent de dix lieues à la ronde, douces actions de reconnaissance qui ennoblissent en même temps celui qui les apporte et celui qui les reçoit.

Qui vient frapper à cette porte, humble ou illustre, est le bienvenu ; il n'a jamais à secouer la poussière de ses pieds et à repartir. Quelle que soit sa religion, sa patrie, sa langue, son costume, Anglais, Allemand, Russe, Arménien, il peut entrer, son couvert est mis, son lit préparé, il trouvera des chevaux à l'écurie pour courir la campagne. Toute la maison est affable ; les murs, les fauteuils eux-mêmes ont quelque chose de souriant. On connaît l'accueil toujours gracieux du poète. Il a pour l'aider à faire les honneurs de cette hospitalité universelle, une femme, plus chargée de bonnes œuvres que la glaneuse n'est chargée de gerbes ; à côté d'elle, une sœur, douce et sercine figure, enfin, des nièces écloses dans la prairie, simples, comme les fleurs des champs, sympathiques et suaves comme ces bonnes odeurs de vignes qui parfument dans les nuits de juin les terres de Bourgogne.

Mais nous avons montré le château de Saint-Point inanimé. Il sommeille, les hôtes dorment encore. Il est près de minuit ; attendez ; l'aube montre à l'horizon un bout de son voile. Chaque étoile éteint sa lampe et se retire.

Dans la tourelle du midi, la fenêtre s'allume en face de l'aurore ; clarté palissante qui s'éteint au premier rayon du soleil. Là, dans un cabinet silencieux, retiré, meublé d'une table, de quelques

livres, de levrettes empaillées, là, un homme est assis, en large pantalon, en pantoufles, en veste de tricot gris, devant une montagne de papier satiné, qu'il démolit lentement, feuille à feuille, et qu'il recompose à sa droite sous forme de manuscrit. A côté de lui est sa tabatière, dont il sème abondamment le contenu de tous côtés. A droite et à gauche voltigent ses chiens en toute liberté, car leurs capricieuses évolutions semblent donner le mouvement à la pensée de l'écrivain.

Cet homme, qui se lève ainsi tous les matins avant le bouvier, est M. Lamartine, et tous les jours jusqu'à l'heure de son déjeuner, il s'atble ainsi devant son écritoire.

Ce qui se passe là-haut dans ce laboratoire mystérieux, aux dernières heures de ténèbres, c'est un secret entre la solitude et ce prodigieux alchimiste.

J'ai vu pour la première fois Lamartine à Saint-Point. Certes, en examinant cette nature, droite, élégante, flexible, cette tête noblement portée, ces tempes caves qui semblent douloureuses sous le battement des artères, ces yeux qui se ferment involontairement, ces sourcils qui se contractent et se plissent comme si l'étincelle électrique venait de passer par là, je me suis dit que la Providence avait modelé ce front pour y abriter la pensée.

Et cependant je soupçonne le penseur de n'être que le complice de ses ouvrages. Lorsqu'on a pu voir à l'œuvre, une seule minute, cette miraculeuse faculté d'improvisation, malgré soi on cherche des yeux le trépied et le souffleur qui dicte les paroles que M. Lamartine répète ; car, enfin, l'homme est l'homme, nous savons qu'il peut aller jusque là, pas plus loin ; mais où donc celui-ci prendrait-il, tous les jours, à la même heure, sans chercher, sans se lasser, sans s'épuiser, cette magnificence inépuisable de formes, d'images, de couleurs, qui vont se reposer comme la pourpre sur les rosiers et l'hermine sur les aubépines. Est-ce naturel cela, et n'y a-t-il pas quelque sorcellerie là-dessous ?

J'ai besoin de le croire pour mettre à l'aise mon admiration, car elle serait trop grande pour un homme seul.

J'ai connu depuis un autre improvisateur, Georges Sand, car Dumas et autres n'improvisent pas ; ils battent la mesure avec des phrases et font véritablement à vos oreilles un bruit de tournebroche ; mais la composition de Georges Sand, si fiévreuse, si rapide ; cette course haletante sur le papier, pendant que ses cheveux déroulés le long des joues balayaient la ligne qui vient d'être écrite, cette impétuosité de plume est de la lenteur, de la fatigue, de la difficulté, comparativement à cette aisance, à cette abondance, à cette gracieuse rythmique qui caractérise le travail de Lamartine.

Celui-ci peut varier ses sujets, les quitter, les reprendre sans que jamais son imagination demande merci.

Ce labeur de la matinée fini, le poète n'y pense plus ; il va, il vient, il monte à cheval, visite ses vigneron, ses fermiers, surveille la coupe des blés, des foin avec la même tranquillité d'esprit que s'il était né pour être exclusivement propriétaire. Simple avec les simples, faisant causer le vieux mendiant centenaire qui lui parle du bon temps passé, s'arrêtant devant la jeune mère qui allaite son enfant, interrogeant d'un œil attentif le mystère de vie que Dieu a mis dans ce berceau en plein air, à l'ombre de quelque noyer.

Ou bien encore s'il trouve un auditeur, un thème, il attaque chemin faisant, en frappant son voisin du coude où la terre de sa canne, quelque dissertation qui révèle autant, sinon plus que dans ses discours de tribune, sa magique puissance de paroles. Formules, images, périphrases oratoires pittoresques et imprévues, tout

cela est semé aux vents, le long des buissons, avec une effrayante prodigalité. J'espère du moins que les vents en retiennent quelque chose.

Puis, la soirée venue, la compagnie, assise dans le salon, le poète devient l'hôte bienveillant, l'auditeur indulgent, beaucoup trop peut-être, qui s'intéresse à la conversation, aux occupations de ses visiteurs. Il aime le travail en lui et chez les autres. C'est ainsi qu'il attire, qu'il fixe autour de lui plusieurs des jeunes intelligences actives de notre époque.

Si l'on veut d'ailleurs se faire une idée de sa tolérance pour toutes les doctrines, de la hauteur à laquelle il se place pour voir cette grande naumachie des idées, on n'a qu'à passer en revue les habitués de son salon, qui presque tous viennent lui rendre visite à la campagne.

C'est d'abord le baron d'Eicksthein. Celui-ci a été mis au monde dans quelque baronnie d'Allemagne pour expérimenter la plus haute puissance de l'imagination sous la métrique. Son esprit est un gouffre qui a tout absorbé : la poésie, l'histoire, la philosophie, la théologie, la symbolique, la liturgie, le grec, le sanscrit, le syriaque, l'hébreu, le talmud, le yedam, et tout cela fermente pélemêle et flambe dans une vaste combustion. Lorsqu'on approche, on entend toutes sortes de pétards, on voit sortir des jets de flammes et des tourbillons de fumée. Le baron est occupé, à cette heure, à mettre l'Inde dans la Bible et à prouver le péché originel, par la manière leste et passablement malhonnête avec laquelle Brama se conduisit envers ses deux frères.

C'est M. de Circourt, ancien secrétaire du cabinet de M. de Polignac, et marié à une femme vive, spirituelle, qui protège la littérature. M. de Circourt n'est pas une personne, c'est une bibliothèque qui respire, qui mange, qui parle par curiosité. C'est la conscience du passé sous forme humaine ; c'est la mémoire de tout ce qui s'est dit, fait, défait ou refait depuis quatre mil ans. Avez vous besoin de savoir combien les Athéniens ont usé de paires de bottes dans telles olympiades, il vous répondra d'abord que les Athéniens ne portaient pas précisément de bottes, mais qu'ils avaient une espèce de chaussure particulière qui passait comme ceci, sur le gros orteil, s'attachait comme cela, par dessus la cheville, et ainsi de suite, tant que vous voudrez, jusqu'à demain !

C'est M. de Jouanne, disciple fiévreux de de Maistre ; c'est ce bon M. Aimé Martin, bibliomane érudit, écrivain élégant, tout pétri de candeur. C'est M. Dargaud, le plus aimable causeur, qui trouve moyen de fourrer du style partout, dans une lettre, dans un article, dans un geste. C'est M. Greigue de Champvaux, grosse trompette qui sonne la charge avant la bataille, la fanfare après la victoire. C'est M. de Ronchaud, dans le regard duquel flotte le vague rayon d'Allemagne, cette automne des nations. C'est Ponsard, le silencieux et patient admirateur de l'antique. C'est enfin celui-ci, celui-là, rédacteurs de la *Presse*, de la *Quotidienne*, de la *Réforme*, de la *Démocratie Pacifique*, de l'*Univers*. Ce sont les sculpteurs Brian et Jouffroy, les peintres Chasseriau et je ne sais plus qui ; on dirait enfin que le salon de M. Lamartine est le grand concile de toutes les croyances, de toutes les hérésies qui divisent le royaume.

D'après tous ces témoignages vivans de ce qu'il a été, de ce qu'il est devenu, on pourrait écrire la biographie de cette grande intelligence.

Par ses traditions, par les affections de famille, M. Lamartine devait se rattacher naturellement à la légitimité. Il était né sous le despotisme impérial, et il l'avait pris en horreur ; il a souvent

dit que l'ode à Napoléon, si peu flatteuse cependant lui pesait, comme un remord. Tout jeune, il avait éprouvé la puérité de cette tyrannie. Son préfet lui avait fait inhibition d'apprendre l'anglais, parce que l'anglais déplaisait à l'Empereur.

Après la Restauration, Lamartine vint à Paris chercher fortune. Il n'avait guère que la cape, il demandait l'épée. Il offrit d'abord ses services au duc d'Orléans, mais il ne trouva là que des conseils et des politesses. Il s'enrôla donc dans les gardes du corps. Il fut assez heureux pour attirer l'attention de Louis XVIII. Voici dans quelles circonstances : le roi se faisait traîner dans la galerie du Louvre, sur un fauteuil à roulettes ; le plumet d'un des maréchaux qui l'accompagnait vint à choir et Lamartine se précipita pour le ramasser. Le roi se retourna, et attachant, une seconde, son regard sur le jeune garde du corps, il s'écria tout haut : "Voilà un beau garçon !"

Ceux qui ont vu le portrait de Lamartine à dix-huit ans seront de cet avis. Voilà un beau garçon ! c'est bien dit, mais ce n'est pas là un état, pas plus que garde du corps, surtout pour un rêveur tout bouillonnant de poésie.

Heureusement qu'en descendant sa garde le jeune militaire avait récité dans l'ombre quelques unes de ses premières méditations, et M. Pasquier, sans être très littérateur, comprit qu'il fallait envoyer ce talent mûrir sous le soleil d'Italie. M. Lamartine partit donc avec un titre diplomatique pour aller habiter quelques unes de ces belles résidences romaines ou florentines parfumées de myrtes et de verveines.

La Restauration aimait, protégeait volontiers la littérature ; elle savait que la France est naturellement et sera toujours grande par son intelligence. Elle adopta avec empressement les débuts de Victor Hugo et de Lamartine ; elle leur procura cette sécurité, ce loisir que les poètes métamorphosent en chefs-d'œuvre.

Ce gouvernement-ci, au contraire, n'a de complaisances et de sourires que pour les arts les plus matériels, la peinture, l'architecture, la sculpture. Il envoie au bout du monde des missions d'architectes ; il frète des frégates pour aller chercher des moellons illustrés de figures et d'inscriptions grecques ; il tient table ouvertes pour de jeunes pensionnaires ; il a au Louvre, à l'Institut, des ateliers, des logemens à donner gratis aux peintres, aux sculpteurs les plus riches de notre époque ; il sème presque autant de croix d'honneur qu'il y a de noms inscrits sur les livrets de l'exposition, mais il n'a pas un seul bon procédé pour la littérature ; aussi la poésie baisse et avec elle l'âme de la France.

On ne peut nier l'influence heureuse qu'a eue sur le génie de Lamartine cette splendeur de la nature qui est l'Italie, et cette position diplomatique qui était pour lui l'école des affaires.

La vie qui avait eu pour sa jeunesse d'après avertissemens, qui avait creusé sous ses premiers pas la tombe des affections brisées, et déroulé sous ses premiers regards ces horizons vides que traversent les étoiles filantes, la vie désormais lui paraissait pleine, occupée, lui apportait ses mélodieuses voluptés d'imagination près des vagues caressantes sous les treilles d'Amalfi.

De temps en temps la fibre douloureuse frémissait encore ; mais cet écho des anciennes douleurs était bientôt assoupi par les douces plaintes de la mer qui semait ses perles sur le sable.

Les sites sont encore les plus grands maîtres de poésie. Les paysages d'Italie ont enseigné à M. Lamartine cette richesse d'images, cette prodigalité de cadence, cette abondance de lumière, ces crépuscules vagues et sonores où l'air est chargé de parfums et le vent de chansons. C'est l'âme de Virgile qu'il est

allé respirer sur la grève de Parthénope, mais avec le christianisme de plus et le sentiment de l'infini.

Et cependant, pour être aux mains d'un poète, les intérêts de la France n'ont pas souffert. En apportant à l'étranger ses vers pour lettres de créance, Lamartine s'ouvrait par l'admiration la route des sympathies. Le grand duc de Toscane, ce souverain héréditairement libéral, comprenait, affectionnait cette candeur, cette générosité, cette élévation de sentimens que le diplomate reportait de ses poésies à ses fonctions. Jamais la France n'a été mieux écoutée qu'alors, plus prépondérante au milieu de toutes les intrigues qui se disputent l'influence sur les cabinets de la Péninsule.

Dans notre société mercantile, positive comme la vulgarité, il est reconnu que le talent poétique est un motif d'exclusion pour quiconque veut manipuler les affaires de son pays. La Restauration n'avait pas ce préjugé, elle ne craignait pas de confier ses destinées en France et à l'extérieur à des hommes comme Châteaubriand et Lamartine.

Lorsqu'elle voulut tenter l'expédition d'Alger, elle demandait à l'auteur des *Harmonies*, alors en Toscane, une note circonstanciée sur les avantages et les inconvéniens de cette conquête. Cette note a, dit-on, décidé Charles X à faire la guerre aux pirates ; le vent qui poussa notre flotte vers l'Afrique venait de Florence.

Lorsque la révolution de juillet éclata, ce coup, qui brisa tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait servi, eut dans son cœur et dans sa pensée un long retentissement. Il y chercha l'énigme de la Providence. Il eût dit volontiers de ce coup de canon qui emporta une dynastie, ce que Mme de Sévigné avait dit du boulet qui tua Turenne : " Ne vous semble-t-il pas que ce boulet était fondu de toute éternité ? "

À dater de ce jour funèbre pour ses sentimens, décisif pour ses idées, il se posa cette haute question de démocratie qu'il avait entrevue mais ajournée. Non pas cette démocratie étroite, turbulente, hypocrite, que le libéralisme de quinze ans avait formulée dans ses journaux et allait mettre en pratique. C'était pour le poète une doctrine religieuse, la conséquence de l'Évangile, la page tournée du sermon sur la montagne.

M. Lamartine ne peut trouver dans la chambre une place où s'asseoir. Où voulez-vous qu'il aille chercher des alliances ? avec les conservateurs ? mais ceux-ci n'ont à ses yeux qu'un mérite de patrouilles. Cette fraction de la chambre n'est qu'une succursale de la préfecture de police ; avec les libéraux plus ou moins mitigés qui s'étendent par dégradations insensibles de M. Thiers à M. Barrot ? Mais que veulent ces hommes, si ce n'est une liberté à la sourdine, une transsubstantiation de l'aristocratie au profit de la classe moyenne qui, par le capital, la banque, l'adjudication, les travaux, les fournitures des marchés, le monopole des élections et deux cent mille places exclusivement réservées à la bourgeoisie, aurait des privilèges mille fois plus onéreux que ceux de l'ancienne noblesse. Ce peut être le rêve de M. Thiers, ce n'est pas celui de M. Lamartine.

Il ne repousse aucune supériorité, mais il veut qu'elle soit personnelle, méritée, acquise en quelque sorte une seconde fois, par ceux qui l'ont reçue de leur naissance, et non pas qu'elle soit réservée, donnée d'avance par la société elle-même à telle ou telle catégorie de la nation. La démocratie, pour M. Lamartine, c'est le droit reconnu à chacun d'être placé dans des conditions suffisantes pour avoir le pain qui est la nourriture du corps, l'instruction qui est la nourriture de l'intelligence.

Il y a donc antipathie profonde entre les idées de M. Thiers et celles de M. Lamartine, et je ne voudrais d'autre preuve de cette antipathie que cette inclinaison de M. Lamartine vers une constitution politique plus universelle, plus conciliatrice, plus sympathique à toutes les classes de la société, pour être convaincue que poète, orateur, écrivain, journaliste, il n'est pas responsable et n'est que le co-proprétaire de ses doctrines. Il est l'homme collectif, le signe algébrique qui renferme des milliers d'unités. Ce n'est pas le diable aujourd'hui, c'est le génie qui se nomme Légion.

Voilà pourquoi la peine de mort, la prison même, appliquée aux opinions, a toujours plus ou moins révolté notre conscience. Nous ne sommes guère plus libres d'avoir telle ou telle croyance que d'avoir telle ou telle figure.

Il faut flétrir les conversations intéressées de ces brocanteurs qui retournent leur esprit comme du drap pour mieux le revendre ; mais il faut respecter ces renouvellemens d'idées, ces *avalars* individuels qui caractérisent les plus grands chercheurs de vérités.

Certes, quand moi pauvre femme, toute troublée d'un murmure d'insectes au milieu de mes roses, je me penche en esprit sur le berceau de Lamartine, que j'interroge son enfance au milieu de cette famille austère, jacobite, tournée entièrement au passé ; quand je me demande au prix de quelles luttes, de quelles ruptures intérieures, de quels démentis à ses sentimens, à ses habitudes de corps et d'âme, il a dû passer de ceci à cela, monter de ce degré à cet autre, et sans autres sollicitations extérieures que celles de la vérité, je me sens prête à m'humilier de nouveau, et à me dire que Dieu a ses desseins sur certains hommes, et qu'il trempe lui-même dans les eaux mystérieuses ses glaives de paroles.

Nous avons besoin de dire ceci parce que dans la visite que nous avons faite à Saint-Point, où, inconnue, errante comme l'hirondelle, nous avons trouvé toute la courtoisie de la vieille hospitalité, il nous a été donné d'entendre la lecture de quelques volumes des Girondins.

Nous n'hésitons pas à dire que cette histoire sera une surprise pour les amis et les adversaires du poète. Cette ouvrage n'a pas de précédent dans la langue française. L'auteur y a mis tous les styles, dépensé tous les effets d'art, depuis le récit simple, naïf, intime du roman, jusqu'à l'exposition grave, sévère, majestueuse des doctrines ; depuis l'exposition vive et animée du drame jusqu'à ces grandes plaintes qui rappellent les chœurs d'Eschyle et les soupirs des grandes vagues sur les promontoires de la Grèce. Il y a surtout telle page sur la mort de Louis XVI et sur l'extinction de la royauté qui atteignent, si elle ne dépassent en grandeur tragique, les plus belles scènes de Shakespeare.

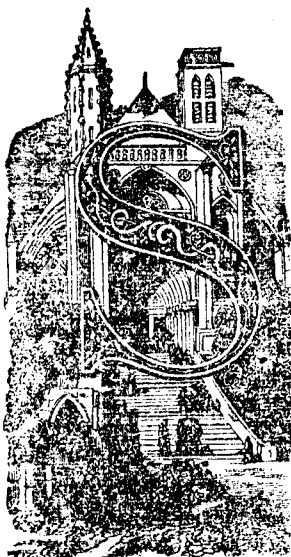
M. Lamartine n'a rien négligé pour pénétrer le sens caché de ce sphinx terrible, qui a dévoré tous ceux qui ne l'ont point compris. Il a consulté les acteurs survivans de ce drame ; il s'est procuré les lettres, les papiers de ceux qui sont morts. Mais cette frénésie de la France, cette longue attaque d'épilepsie dans des flots de sang, n'a pas découragé, décontenancé l'historien qui, à travers les faits accidentels, violens et passagers, cherchait religieusement l'idée première des Noailles, des Montmorency, des Mirabeau. Il la suit, cette idée, pas à pas, avec des bénédictions de grâces pour ceux qui l'ont adorée, avec des explosions de colère contre ceux qui l'ont flétrie. Il n'y a pas seulement dans cet ouvrage le charme et l'intérêt du roman, il y a encore d'un bout à l'autre une question de justice évangélique brûlante et communicative qui, j'en suis persuadée, ébranlera profondément les âmes de notre époque. La révolution, sans ses crimes, qu'é-

tait-ce en définitive? le règne de Louis XVI paisiblement continué; c'était la réforme légale, c'était la palingénésie d'un peuple sous cette longue aspersion de sang sur de pâles multitudes.

J'étais entrée à Saint-Point quelque peu comtesse; j'en suis sortie révolutionnaire; nous autres femmes nous souscrivions volontiers aux révolutions de M. Lamartine. (La Mode.)

MADemoiselle du Riban.

— 1635. —



ous le roi Louis XIII, pendant le règne du cardinal de Richelieu, vivait, dans une petite ferme entre Tours et Amboise, la famille du Riban: le père, ancien brigadier dans un régiment de dragons, amputé d'un bras au siège de Larochelle, retiré avec une pension de cinquante écus et l'un des moindres fermiers d'un seigneur très-riche de la Touraine; la mère, d'une pauvre et noble maison de la Bretagne, que des circonstances, très-fort à l'avantage de du Riban, avaient unie en mariage à cet estimable roturier, alors jeune possesseur d'une assez belle fortune, acquise par le commerce, et perdue depuis par une imprudente générosité; une fille de dix-sept ans, Éléonore, l'unique fruit de cette union si heureuse et si cruellement éprouvée... N'oublions pas Marianne, jeune Bretonne de vingt ans, l'enfant d'une vieille servante morte au service de M^{me} du Riban dans les jours de prospérité; cette bonne petite Marianne avait voulu rester sans gages dans la maison, après tous les désastres, pour que ses anciens maîtres fussent encore servis; certes, on peut bien la compter comme de la famille.

Dans tout le voisinage, on avait une sorte de vénération pour les du Riban. Quoique d'une éducation supérieure aux autres fermiers, il ne se posaient au-dessus de personne, et on leur accordait tout ce qu'ils ne se donnaient pas. Les grandes dames châtelaines, à la messe du dimanche, admiraient toutes la grâce naïve et spirituelle d'Éléonore, ses beaux cheveux blonds, ses beaux yeux bruns et sa tenue décente et distinguée, et elles en faisaient mille compliments à ses parents, qui rougissaient d'orgueil et de joie; mais ils ne répondaient que par des excuses reconnaissantes aux avances des maisons riches et aristocratiques qui s'ouvraient d'elles-mêmes à leur fille; de sorte que, polis et convenables avec tous, ils restaient toujours entre eux, ne voulant ni se mêler avec des gens de mœurs inférieurs, ni voir des familles si au-dessus d'eux par la fortune. Il y a des positions qui ne sont à l'aise que dans la solitude. C'est M^{me} du Riban qui, fière au

fond de l'âme de sa naissance et modeste à cause de sa destinée, avait senti tout cela d'abord, et avait dicté un plan de conduite si réservé. Du reste, elle avait donné à sa fille l'éducation et l'instruction dont elle était douée elle-même: la connaissance des langues italienne et espagnole et des arts du dessin et de la musique, ainsi que de l'histoire et de la philosophie morale. L'esprit et les talents d'Éléonore charmaient les vieillards de la ferme, quand tout le jour avait été aux rudes travaux.

— Mon Éléonore, dit un soir du Riban, depuis un an avant ta naissance, qu'un bon curé bas-breton m'a uni à ta mère, je ne me rappelle pas un seul nuage dans nos cœurs, si notre ciel a été chargé de tempêtes; et malgré tous nos malheurs, je plains les heureux que je vois, parce qu'ils n'ont pas une femme douce, tendre et courageuse comme la mienne. Si tu savais (eh! mon Dieu! il faut que tu sache tout, pour chérir encore plus ta mère), si tu savais tout ce qu'elle a fait et souffert pour moi!...

— Allons, mon ami, reprit vivement M^{me} du Riban, n'allez-vous pas encore vous perdre en gratitude, quand c'est moi qui devrais...

— Eh bien! non, répartit du Riban; mais du moins il faut que notre enfant connaisse avec quelques détails exacts les événements de notre vie et de son enfance. Elle est d'âge maintenant à les comprendre et à en profiter. Ne craignez rien, ma chère femme, je ne dirai que des faits; ce ne sera pas de ma faute s'il parlent souvent pour vous.

— Mon père, un bon Normand, avait fait de brillantes affaires dans le négoce, brillantes et loyales, car M. de Sully, qui s'y connaissait, l'avait un jour présenté au roi Henri en disant à Sa Majesté:

— Sire, voilà un honnête homme.

A quoi le roi avait répondu:

— Merci, mon cher duc, c'est ce dont nous avons le moins à Saint-Germain.

Quand Dieu rappella mon père (ma mère avait perdu le jour en me le donnant), je fus effrayé de ma solitude, et je voulus faire mon tour de France pour distraire mon chagrin. Je commençai par la Bretagne..., et c'est aussi par la Bretagne que je finis; car j'y rencontraï ta mère, mon Éléonore, ta mère, qui était absolument comme tu es aujourd'hui. Mon cœur et mon sort se fixèrent pour toujours. Elle était noble, j'étais roturier, mais elle crut reconnaître que mon âme n'avait point de roture; et sa tendre détermination fut plus forte que les préjugés de sa famille, et plus éloquente que mes pistoles qui pourtant ne plaidaient pas trop mal pour mon mariage dans une maison ruinée depuis les troubles de la Ligue.

J'emmenai ma femme en Normandie, où elle s'accoutuma en souriant aux choses du commerce, et le ciel nous récompensa encore de notre bonheur en nous accordant notre chère Éléonore. Tout alla pour le mieux pendant six ans, nous n'avions rien à désirer: c'est alors, hélas! qu'on a tout à craindre. Un matin, je vis entrer dans mon comptoir le marquis de Luxeuil, dont mon père avait éprouvé mainte fois l'obligeance; il était pâle et défait; il me dit: "Mon cher du Riban, si vous ne venez à mon secours, je suis un homme abîmé, déshonoré...; j'ai perdu cette nuit au jeu cinquante mille écus que je ne puis payer. J'ai des biens pour plus du triple de cette somme, mais il me la faut dans les vingt-quatre heures; et d'ailleurs, à cause de ma femme et de mon jeune fils encore au collège, il m'est impossible d'avouer une pareille sottise. Si vous pouvez me donner ces cinquante mille écus, je vous ferai en échange une promesse de vente, sous seing privé, de tous mes immeubles que vous connaissez; vous les vendrez ou je les vendrai d'ici à deux ans, à l'amiable et sans avoir l'air d'y

être forcé, vous prélèverez le montant de votre créance en principal et intérêts sur le prix de la vente, et vous m'aurez sauvé plus que la vie." Je répondis au marquis que je n'avais guère en tout que les cinquante mille écus qu'il n'avait pas, mais que, si ma femme y consentait, je les lui remettrais aux conditions proposées. Elle y consentit, puisque c'était une chose belle et généreuse, et l'honneur du marquis de Luxeul fut sauvé. Nous étions encore sous le coup de cette première émotion, lorsque nous apprîmes que le marquis se trouvait compromis dans une de ces conspirations de cour trop communes en notre époque, et que, par suite, il avait été obligé de s'enfuir inopinément, et qu'enfin tous ses biens étaient confisqués. Je voulus faire valoir mon acte de promesse de vente, mais il n'était pas en forme authentique, et l'autorité passa outre à la confiscation. Nous voilà ruinés à notre tour et et pouvant à peine faire honneur à nos affaires ; mais j'étais fort de santé et d'âme. Je connaissais le colonel du régiment des dragons de la Reine ; il me dit que si je m'engageais dans son corps, il me promettait un avancement rapide. Je n'hésitai pas, je remis à ta mère, ma pauvre Eléonore, pour elle et pour toi, le prix de mon engagement, et je partis pour le siège de La Rochelle, commandé par le cardinal-ministre en personne. Je fus fait brigadier à la première escarmouche. . . . , et à la seconde j'eus le bras gauche emporté. Obligé de quitter le service avec une modique pension, je cherchai quelque temps à quoi je pourrais être bon ; enfin, je trouvai à louer cette petite ferme en Touraine. . . . , où nous vivons assez pauvrement, mais ensemble, ce qui vaut mieux que de vivre séparés dans l'opulence ; et pourvu que notre propriétaire, qui m'a toujours eu l'air d'un honnête homme, me garde pour son fermier jusqu'à ce que je n'en puisse plus tout à fait, j'espère, mon Eléonore, pouvoir t'établir convenablement, et je fermerai les yeux sans rien regretter que de ne plus vous voir, toi, ma fille chérie, qui es ma parure et mon orgueil, et toi, ma chère femme, qui as été toujours ma consolation et mon admiration ; car enfin, quand je pense que tes mains nobles se prêtent sans effort et sans dégoût, à tous les. . . . Allons, allons, vous me faites encore des signes, mon amie, et je me tais, de peur que vous n'entendiez quelques éloges de vous ; mais du moins vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer. . . . , et de vous embrasser.

Et ils pleurèrent et s'embrassèrent tous les trois.

— Merci, mon père, dit Eléonore, je ne savais tout cela que bien incomplètement, et je vous aime de tous vos malheurs, comme de toutes vos vertus et de toutes vos bontés pour moi ; mais, dites, n'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Luxeul ?

— Ah ! ma fille, si fait ! il s'était enfui jusqu'en Amérique avec sa femme, qu'il perdit bientôt, et son jeune fils. Il m'écrivit plusieurs lettres pour me témoigner son désespoir ; il ne songeait pas, me disait-il, à sa propre infortune qu'il ne méritait pas. . . . , le roi reconnaîtrait un jour son innocence ; il n'était occupé que de notre ruine, qui se dressait incessamment devant ses yeux, comme un remords visible ; et si j'ai mis aujourd'hui la conversation sur ce sujet, c'est un peu parce que j'ai reçu ce matin des nouvelles du marquis de Luxeul. Il travaille, me dit-il, pour tâcher de gagner ce qu'il me doit, et pour ne plus me le devoir, et il instruit son fils, qui est à présent un grand jeune homme de vingt-deux ans, à lui succéder dans sa reconnaissance et dans ses obligations ; mais la terre d'exil est peu féconde, et jusqu'à présent, il n'a guère pu que vivre jour à jour.

A propos de ce jeune homme, son père m'écrivit qu'il est poète

(mauvaise chance pour faire fortune), et il nous envoie de sa part des vers, qu'Eléonore va nous lire.

La jeune fille obéit avec grâce, et les vers furent trouvés charmants. . . . surtout par elle.

— Ma mère, reprit Eléonore, me permettez-vous de joindre cette pièce de vers aux poésies que j'ai déjà rassemblées ?

— Tout ce que tu voudras, mon enfant, répondit la mère ; c'est quand la réalité n'est pas brillante qu'il faut recourir aux choses d'imagination.

Quinze mois s'étaient écoulés sans événements pour la famille, lorsque Mme du Riban fut prise d'un mal subit que la mort suivit de près. Deux pauvres cœurs furent brisés, et se serrèrent plus étroitement encore l'un contre l'autre. Eléonore se voua tout entière au culte filial ; elle eût donné sa vie pour que celle de son père fût heureuse, ou du moins pour que sa vieillesse eût le bien-être dont on a tant besoin quand l'âge du bonheur est passé.

— Mademoiselle, lui disait Marianne, je ne sais, mais je gagerais qu'un grand et riche seigneur vous épousera bientôt, et que vous serez la Providence de votre père, comme vous êtes sa joie et son amour. Je vous dirai même que j'ai rêvé cela trois fois.

— Vraiment, Marianne ? mais voilà qui devient grave.

— Ne riez pas, mademoiselle : moi, d'abord, je crois aux rêves et à l'astrologie, comme la reine mère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après cette dernière conversation, M. du Riban reçut un billet ainsi conçu :

« Monsieur du Riban,

« Voilà six mois que j'ai vu votre fille ; voilà six mois que je l'aime ; j'ai appris toutes ses qualités et toutes ses vertus. Permettez-moi de lui faire ma cour. . . . Elle n'aura qu'un mot à dire pour que mon nom et ma fortune soient à ses pieds.

« Comte Robert de Mérolles. »

Le comte Robert de Mérolles, maître d'une immense fortune à l'âge de trente-six ans, possédait un superbe château du côté de Saumur, à une journée de marche de la ferme du Riban, et il avait une des premières charges à la cour. C'était un beau dans toute la force du terme, joueur, danseur, chasseur. . . . , très-galant, très-volage et très-insolent. . . . Mais il était venu passer trois semaines dans les environs d'Amboise, et il avait aperçu mainte fois Eléonore à l'église, belle et pure et priant comme un ange, et tout son orgueil, toute sa fatuité avaient fléchi devant cette adorable image. « Enfin, si elle est un jour comtesse de Mérolles, s'était-il dit, elle égalera en aristocratique toutes les grandes dames qu'elle surpasse en beauté. Le père est de trop sans doute. . . . , mais ne songeons qu'à la fille ; je puis tout ce que je veux. . . . , et je veux qu'elle soit ma femme ; et ceux qui ne seraient pas contents, je me chargerais de les mécontenter encore davantage. »

Du Riban répondit que sa fille et lui étaient fort honorés de la recherche du comte de Mérolles. Il vint à la ferme, Eléonore n'avait pas une grande sympathie pour lui ; mais elle était reconnaissante, elle était sûre de le rendre heureux et aussi de réhabiliter les vieux jours de son père ; et elle se décida très-franchement à suivre le comte de Mérolles, comme Esther Assuérus. Quant à Marianne, elle triomphait. Le jour des noces fut arrêté ; elles devaient se faire au château de Mérolles, dont le vieux chapelain donnerait la bénédiction aux jeunes époux. Le comte Robert, en échange de tout le bien qu'il faisait, ne demanda qu'une chose, c'est qu'Eléonore prit le nom de famille de sa mère ; elle ne voulait pas, son père l'exigea, et on ne l'appela plus au château de Mérolles et dans toute la société du comte que Eléonore de Kérouan,

La veille des noces, une parente du comte Robert vint dans son coche, attelé de quatre mules, chercher la mariée et son père. Du Riban fut saisi instantanément d'une cruelle attaque de goutte. Il y était sujet ; ces accès duraient ordinairement plus de trois semaines sans qu'il pût bouger, mais sans aucun péril pour sa vie. Il ne voulut pas que la cérémonie fût retardée pour lui, et malgré les instances d'Éléonore, il ordonna son départ.

— Vous voudrez bien, madame, dit-il à la parente de Robert, servir de mère à ma fille, je vous la confie..., et dans trois jours vous me ramènerez la comtesse de Mérolles.

— Adieu donc, mon père, reprit Éléonore, le cœur et les yeux gros de larmes...; vous obéir est presque toujours mon devoir ; mais permettez-moi d'emmener Marianne, elle sera la demoiselle d'honneur..., je ne croirais pas à l'espérance si cette chère Marianne n'était pas auprès de moi. Docteur, ajouta-t-elle, en s'adressant au médecin qu'on avait appelé, je vous recommande mon père, vous le ferez garder par cette bonne sœur de charité qu'il connaît déjà... Adieu, adieu, mon père, bénissez-moi ici, puisque vous ne pouvez pas me bénir en me conduisant à l'autel...."

Et les trois voyageuses partirent. Marianne avait soigneusement plié et enveloppé les parures de noces ; Éléonore avait plus soigneusement encore rassemblé dans un petit portefeuille son trésor de poésies qui la suivait dans la poche de toutes ses robes.

On arriva devant le château de Mérolles à neuf heures du soir, c'était un lundi du mois de mai 1775 ; la lune brillait splendide, et argentait merveilleusement les vieilles tourelles et le haut donjon de ce manoir gothique, qui avait été bâti par la reine Blanche, à ce que disaient les paysans de la contrée et même les bourgeois de Saumur.

Il n'y a pas de nom plus populaire en France que celui de la reine Blanche. Les nourrices ont des chansons sur la reine Blanche, avec quoi elles endorment les petits enfants, et quant les petits enfants se réveillent, le premier mot qu'ils bégayent après papa et maman, c'est la reine Blanche ; les mariniers parlent de la reine Blanche autour des feux allumés, le soir, sur leurs grands bateaux ; les bucherons vous montrent les vieux arbres sous lesquels s'est assise la reine Blanche, et si vous demandez à un postillon : Quelle est cette vieille tour ruinée ? il vous répondra : C'était le château de la reine Blanche ; et il vous répondra cela en Auvergne, en Champagne, en Normandie, en Artois ou en Languedoc. La reine Blanche était partout. Elle a demeuré dix ans dans chacun de ces 80 châteaux ; elle s'est mariée, et elle est morte dans je ne sais combien de tours rondes ou carrées. La reine Blanche, c'est l'histoire de France pour toutes les bonnes femmes, et le nombre en est grand de cette façon ; la reine Blanche est comme un doux fantôme qui revient sans cesse à toutes les imaginations du peuple. Du reste, ne demandez pas quand elle vivait, où elle était née, de qui elle était fille, femme ou mère. C'est la reine Blanche ! cela suffit.

Mais c'est principalement son veuvage de treize mois que la reine Blanche a passé à Melun comme à Clermont, à Pau comme à Chantilly, à Evreux comme à Dijon, etc.

Et il n'y a pas à en douter, car de père en fils on a conservé dans tous ces lieux la tradition d'une reine vêtue de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui pleurait et priait depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, et qui, la nuit, se promenait à grands pas sur la plate-forme de la grande tour, en appelant l'âme de son époux, qui ne venait pas toutes les fois....

Et, en effet, tout le monde a raison, quoique chacun ait tort. Une grande vérité est toujours au fond des erreurs populaires.

Les veuves des rois de France ont, pendant plusieurs siècles, porté le deuil en blanc, comme les rois eux-mêmes le portaient en violet. De là viennent toutes les blanches reines qui, par un calembour historique fort pardonnable, sont devenues la reine Blanche pour les 29,792,000 ignorants qui restent encore parmi les 30,000,000 de français, pour tempérer un peu l'éclat des lumières du siècle.

Et puis, si Blanche de Castille, mère de saint-Louis, morte en 1253, est la reine Blanche par excellence, n'oublions pas Blanche de Bourgogne, reine de France aussi, et femme de Charles le Bel, qui mourut en 1326 ; ni Blanche de Navarre, encore reine de France, seconde femme de Philippe de Valois, qui mourut en 1398 ; ni Blanche de France, reine de Bohême, fille de Philippe le Hardi, qui mourut en 1305 ; ni l'autre Blanche de France reine de Castille, fille de saint-Louis, petite-fille par conséquent de notre Blanche de Castille, qui mourut en 1320 ; ni Blanche de Bourbon, autre reine de Castille, qui mourut en 1361 ; ni Blanche d'Artois, reine de Navarre, qui mourut 1302 ; ni Blanche, reine de Navarre, fille de Charles III, roi de Navarre, et qui mourut en 1441 ; ni une troisième Blanche de France, fille posthume du roi Charles IV, mariée à Philippe de France duc d'Orléans, et qui mourut en 1392 ; ni Blanche de Sicile ou d'Anjou, fille de Charles de France, comte d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, qui mourut en 1272 ; ni Blanche reine d'Aragon, qui mourut en 1310 ; ni Blanche... Mais voilà bien assez d'érudition pour expliquer et motiver tous les ignares quiproquos de reines Blanches, dont les 32,056 communes de France sont inondées, de manière à ne pouvoir jamais s'en tirer ; et pour jeter tous les doutes et toute l'obscurité possibles sur l'origine du château de Mérolles.

Le fait est qu'il était très-ancien, très-gothique, très-imposant et magnifiquement entretenu.

Dès que le coche fut signalé de loin par une vedette établie sur la grande tour, une nombreuse cavalcade, le comte Robert en tête, s'élança au grand galop sur l'avenue de peupliers, avec des valets portant des torches allumées ; lorsque Robert fut à la distance d'un coup de pistolet, il mit pied à terre et présenta, par la portière, un bouquet des plus belles fleurs à Éléonore ; puis il remonta sur son cheval limousin, et il escorta le coche, avec toute sa suite, jusqu'à la cour d'honneur du château. On n'en fait pas plus pour les reines Blanches ou non. Les ponts s'abaissèrent, et aussitôt éclatèrent des fanfares de chasse et les canons des remparts ; puis toutes les fenêtres s'illuminèrent spontanément, et des touffes de fusées rougeâtres se croisèrent dans le ciel.

Après quelques momens de repos, un souper royal fut servi. Éléonore présenta les excuses de son père, qui furent bien vite acceptées, et tous les seigneurs témoignaient par leurs regards du bon goût de Robert, et approuvaient, en souriant, le choix de son cœur. Le souper fini, la tante de Robert conduisit Éléonore dans son appartement, et lui-même, ayant pris congé de sa fiancée, fit seller de nouveau son cheval, car, par respect et convenance, il allait passer la nuit dans un pavillon à deux lieues du château.

Éléonore passa la sienne en prières et à parler de son père avec Marianne.

— D'où vient donc, disait-elle, qu'entourée de tant de splendeurs et de félicités, je ne suis pas gaie ?.. Ah ! c'est que mon bon père n'est pas là, et que sans lui tout n'est rien pour moi.

— Mais dans trois jours vous l'embrasserez, lui répondait Marianne, et puis vous le prendrez avec vous pour toute la vie ; le

comte Robert l'a promis. Il quittera sa ferme pour habiter votre château.

— Marianne, chère Marianne, j'ai bien besoin de cette assurance, car un bonheur que mon père ne partagerait pas avec moi, me serait la plus affreuse des infortunes... et je voudrais que la mort me fermât les yeux, si je ne devais pas le voir à tout moment. Ah ! quelle fatalité que ce marquis de Luxeuil ait entraîné mon pauvre père dans sa ruine ! Cette pensée m'obsède continuellement.

— Mais quand tout se répare d'un autre côté, reprenait Marianne, pourquoi se créer des fantômes lugubres ?.. Moi, j'emploie mieux mon imagination.

— Au fait, dit Éléonore, en chassant ses vilaines idées, je suis folle à force de raison.

Et les deux jeunes filles s'endormirent comme deux colombes fatiguées.

La matinée du lendemain fut remplie par une grande chasse dans la forêt. Éléonore obtint la grâce de trois biches, et même d'un sanglier, avec cette différence, qu'elle voulut que la liberté fût rendue aux biches, et qu'on n'accordât au sanglier que la vie dans une détention perpétuelle. Sa clémence était encore de la justice.

Le mariage devait avoir lieu à minuit dans la chapelle du château, et ce ne fut dans la soirée que musique et jeux de toutes sortes. Tout le voisinage noble avait été convié, et c'était un grand amusement de voir arriver les dames et demoiselles, et leurs frères et leurs maris, sur des haquenés ou en litière. Que de vanités et de ridicules descendaient au perron ! Il fallait voir et les révérences prétentieuses, et les sourires pincés, et les compliments hypocrites !.. Au fond, toutes les femmes étaient furieuses et ne pardonnaient pas à Éléonore son mariage. Si on ôtait l'envie et la colère du cœur des gens qui vous font des politesses, il n'y resterait pas grand'chose.

Il ne manquait plus que le vicomte de Mayret, l'intime ami de Robert et un de ses témoins. On commençait à s'en inquiéter, lorsqu'on le vit arriver au grand galop de son cheval, accompagné d'un autre cavalier.

— Mon cher comte, dit-il, à Robert, pardon de mon retard ; au moment où j'allais me mettre en route, le jeune baron de Valbelle, que voici, est descendu chez moi, venant d'Espagne. Nos deux familles sont liées depuis longtemps, et j'ai pensé que vous me permettriez de l'amener avec moi ; le bonheur est indulgent, et mademoiselle de Kérouan... , madame de Mérolles, ajouta-t-il en saluant Éléonore, me pardonnera peut-être cette indiscrétion.

Nous ne vous pardonnerons pas, répondit Robert, mais nous vous remercierons. Et les deux arrivants se mêlèrent à la foule rassemblée dans les salons.

Les conversations s'organisèrent, et le jeune baron de Valbelle y prit une part active et modeste à la fois. Éléonore fut frappée des nobles sentiments qu'il émettait et de la tournure poétique de son esprit. Quelques paroles d'une haute distinction prononcées par Éléonore n'échappèrent pas non plus au jeune étranger. Le niveau des âmes et des intelligences s'établit si vite !..

Vers onze heures du soir, Éléonore se retira avec Marianne pour aller dans sa chambre, compléter sa toilette d'épousée. Comme elles passaient toutes les deux dans un corridor du premier étage, elles entendirent des voix dans un appartement voisin, et les noms de du Riban et d'Éléonore prononcés avec vivacité. C'était le comte Robert qui se préparait également pour la céré-

monie, et trois ou quatre de ses amis les plus élégants. Comme les mêmes noms se répétaient encore, et qu'un rire équivoque avait accompagné celui de du Riban, les deux jeunes filles se blottirent dans un petit enfoncement obscur qui se trouvait là, et elles prêtèrent l'oreille.

— Décidément, mon cher comte, vous faites à merveille, disait une voix ; Éléonore est charmante, et il faut tout faire pour des beautés pareilles... , même les épouser.. Quant au du Riban, cela est moins gai ; comment vous en tirerez-vous ? En vérité, de si charmantes filles ne devraient jamais avoir de père et surtout des pères de la sorte.. (Rire général.)

— Eh ! mais, répondit Robert, croyez-vous que je n'y aie pas songé ? Par la sambleu ! que dirait-on de moi à la cour si j'allais m'affubler d'un pareil beau-père ? Toute jolie figure est noble de naissance ; Éléonore marchera de front avec les duchesses ; d'ailleurs elle portera mon nom, et sa mère s'appelait de Kérouan. La chose est arrangeable ; et puis, je l'aime... , mais mon amour ne va pas jusqu'à subir et accepter le père.. Elle croit, car je le lui ai promis, que du Riban viendra patriarcalement habiter avec nous.. Ah ! ah ! ah ! nous irons lui faire après-demain une longue et assommante visite de deux heures, après quoi je déclare à ma femme que nous partons pour l'Italie, et qu'au retour nous prendrons *nos arrangements de famille*... Nous revenons d'Italie, nous ne prenons pas d'arrangements ; la comtesse de Mérolles, emportée dans le grand tourbillon des voyages et du beau monde, ne pense plus même à réclamer.. D'ailleurs, j'aurai fait grandement les choses ; le du Riban aura reçu une bonne somme qui lui donnera toute facilité pour vivre selon ses goûts, qui sont simples, dans quelque petite ville, où il trouvera une partie d'ombre à faire tous les soirs.. Sa fille, si l'envie lui en prend encore, pourra l'aller voir de temps à autre dans la vie ; mais moi, je n'en serai pas le moins du monde ennuyé.. , et j'aurai fait, je crois une action d'éclat en fait d'amour, sans compromettre ma dignité de gentilhomme.

— Bravo ! bravo ! crièrent les autres voix.

Éléonore et Marianne, à chaque mot de cette conversation, se serraient la main de stupeur, et leur cœur battait comme une horloge ; mais entendant que Robert se disposait à descendre avec ses amis, elles se glissèrent vite et sans bruit dans leur appartement. Là, Éléonore se laissa tomber sur un canapé comme anéantie, puis se relevant tout à coup avec l'audace de la dignité blessée et le courage de l'amour filial :

— Marianne, dit-elle, je ne serai jamais la femme du comte de Mérolles, de cet indigne, dont une voix secrète me dénonçait les mauvais sentiments.. Et cependant, c'est dans une heure !... Je ne veux pas d'esclandre, point de scène à effet.. Seule de mon bord ici, je n'aurais pas la force de combattre.. j'aurais celle de fuir..

— Fuir, mademoiselle, et comment ?.. Tenez, on vous appelle, on vient vous chercher ; vous ne pourriez, sans être vue, franchir les portes du château.. , et d'ailleurs les ponts sont levés à cette heure !

— J'ai tout prévu, tout imaginé, tout créé, pendant que j'écoutais ces horribles propos.. Viens, et ne t'inquiète pas.. Les tourterelles et les biches ne sont plus timides quand elles défendent leurs petits.. Oh ! mon bon père, oserai-je moins pour toi !

Alors, ayant mis à la hâte son voile et son bouquet, elle redescendit avec Marianne au milieu de tout le monde, en composant son visage et son maintien. Dès qu'elle eut aperçu le jeune baron de Valbelle :

— Monsieur, lui dit Éléonore à demi-voix, j'ai un service immense à vous demander. Allez dans ce cabinet solitaire qui donne là sur les fossés ; j'y serai sur vos pas. . Et silence !

Le jeune étranger obéit sans souffler. Éléonore le suivit avec Marianne.

— Monsieur, lui dit-elle, les instants, sont chers ; vous avez les sentiments d'un chevalier français, je l'ai vu. Je me confie à votre honneur. . Je ne pourrais plus, sans opprobre, devenir la femme du comte de Mérolles. . . Vous saurez pourquoi. La fuite, et une fuite prompte peut seule m'y soustraire. Les portes et les issues du château me sont interdites. . Je n'aurais d'espoir que ce balcon et ces fossés pleins d'eau. . Mais, seule avec mon amie, je je ne puis rien. . Voyez. . Réfléchissez. . Pouvez-vous me secourir ? le voulez-vous ?

— Madame, répondit le baron, vous commandez et j'obéis aveuglement, et je me sens digne de la confiance que vous me témoignez et de l'honneur que vous me faites. Tenez-vous avec mademoiselle aux alentours de ce cabinet ; en moins d'un quart d'heure je serai sous le balcon. . Trois coups dans la main seront le signal ; accourez alors, je me charge du reste.

Et il rentra précipitamment dans le salon, puis sortit par le peron du château dans la grande cour.

Éléonore et Marianne attendaient avec anxiété, mêlées aux groupes des conviés ; l'aiguille de la grande pendule avançait, avançait. . Enfin le signal se fit entendre. . Elles passèrent rapidement dans le cabinet, dont elles fermèrent la porte au verrou, et coururent au balcon. Un cheval était au bas, ayant de l'eau jusqu'au poitrail et buvant avec avidité, tandis que son cavalier, droit sur les étriers, et encore en habit de gala, levait les bras pour recevoir Éléonore, qui se laissait glisser doucement et en se recommandant à son ange gardien, et cependant Marianne imprimait un tendre et respectueux baiser sur sa main fugitive. La lune éclairait d'un rayon caressant ce rapt vertueux, cette fuite héroïque. . Ces trois personnages formaient ainsi un tableau comme en rêvent les peintres ou les poètes.

— Venez, venez, madame, soupira doucement le cavalier ; je vais vous déposer à quelques pas d'ici, sur le bord des fossés, dans un endroit favorable, et je reviendrai chercher votre compagne, et nous verrons alors à nous diriger où vous l'ordonnerez. . .

Les voilà tous trois dans les champs.

— Veuillez, monsieur, nous conduire jusqu'à la prochaine petite ville ; là, nous trouverons quelque voiturin, et nous acheverons notre route sans vous, mais non sans le souvenir reconnaissant de votre généreuse assistance.

Le baron de Valbelle avait fait monter les deux jeunes femmes sur le cheval qu'il menait par la bride, et tout en devisant sur les causes de cette fuite, dont Éléonore raconta tout ce qu'elle devait raconter sans dire son vrai nom, ils arrivèrent ainsi à la ville de... et, s'adressant à la Poste, on leur donna une carriole. Quand les deux voyageuses y furent installées avec un bon vieux conducteur, Éléonore dit adieu de la voix et du geste à son noble protecteur.

— Ne puis-je du moins savoir, madame, où vous allez, et qui j'ai eu le bonheur de secourir ? dit timidement le baron de Valbelle.

— Vous le saurez, monsieur. . . , un jour. . . , bientôt. . . Mon père l'écrira à l'ami qui vous a présenté, et dont je sais le nom et le château, et il joindra pour vous une lettre dont les expressions de profonde gratitude seront puisées dans mon cœur. . . Adieu ! et soyez béni !. . .

Puis elle dit quelques mots tout bas au conducteur, et la carriole partit.

Cependant, quelques papiers étaient tombés de la poche d'Éléonore au moment où elle montait dans cette petite voiture, sans qu'aucun s'en aperçut. M. de Valbelle les trouva après le départ, et, tout en les ramassant avec distraction. . .

— Quel ange de grâce et de piété filiale ! se disait-il à lui-même. Heureux son père !. . . plus heureux qui sera son époux !

Mais tout à coup il frémit, il pâlit, et pousse un cri de joie inquiète. . . Qu'a-t-il donc vu sur un des papiers qu'il tient en main !. . . Dieule sait. Toujours est-il qu'il remonta vite sur son cheval, et qu'il se mit à la poursuite de la carriole. Il avait l'air, tout en volant, de rassembler et de combiner mille circonstances dans sa tête. . . Enfin, arrivé près de la voiture. . .

— Mademoiselle du Riban ! cria-t-il.

— Qui m'appelle ? répondit Éléonore.

— Mademoiselle de Kérouan, reprit-il en souriant, voici quelques vers qui sont tombés de votre poche.

Et il les jeta dans la carriole, et disparut.

Éléonore resta stupéfaite. . .

— Comment, c'est lui qui me nomme M^{lle} du Riban, quand il ne m'a entendu appeler que M^{lle} de Kérouan !. . . Et ces papiers ne disent mon nom nulle part ! Quel est-il donc lui-même ? Ce nom de Valbelle m'est tout à fait inconnu. . .

Et elle se perdit en conjectures, pendant que le cocher se perdait en coups de fouet et en paroles. . . énergiques, pour faire trotter un cheval qui pouvait à peine marcher.

Cependant le comte Robert de Mérolles recevait un billet d'Éléonore, écrit à la Poste tandis qu'on attelait la carriole, et qu'un petit palefrenier avait été chargé de lui porter ; ce billet disait :

“ Monsieur le comte,

“ Je m'enfuis de votre château, et je brise l'union si glorieuse que vous m'aviez offerte avec tant de générosité, je ne l'oublierai pas. Mais rappelez-vous vous-même la conversation que vous avez eue il y a quelques heures dans votre chambre. . . , et jugez si la fille de M. du Riban pourrait maintenant, sans crime, devenir la femme du comte Robert de Mérolles.

“ ÉLÉONORE.”

Le château était tout en désarroi quand ce billet y arriva ; le comte Robert l'ouvrit, et congédia ses hôtes sans leur rien expliquer. . . La rage couvait dans son cœur, et la vengeance devait y éclore.

Laissons-le dans ces funestes dispositions, et retournons à Éléonore. Elle approchait de la ferme ; elle apercevait la bonne sœur de charité sur la porte. . .

— Eh bien !. . . mon père ? cria-t-elle.

— Il va mieux, répondit la sœur, mais il ne peut pas encore marcher. . . Venez, venez, votre vue le ranimera.

Éléonore est au cou de son père. Que de choses elle avait à lui conter, depuis cette affreuse conversation jusqu'à sa fuite, et à ce mystérieux baron de Valbelle !. . . Du Riban pleurait de chagrin, de joie, d'admiration. . . , de tout ce qui fait pleurer. . .

Dix jours se passèrent ainsi dans les tristesses et les tendresses, sans aucun événement extérieur. . . Le onzième se levait à peine, que des huissiers vinrent signifier à du Riban de quitter la ferme, et saisirent tout son mobilier en paiement de fermages arriérés qu'il n'avait pas pu acquitter encore. . . Il l'avait caché à sa fille. . . Mais ce qu'il ignorait lui-même, c'est que le comte Robert de Mérolles s'était rendu acquéreur de la ferme, à prix d'or, le surlendemain de la noce manquée, et c'était en son nom que les huissiers ve-

naient procéder... Comme ils faisaient leur rude besogne, au milieu des larmes d'Éléonore et de Marianne, et de la douleur muette et immobile du pauvre goutteux... on entendit le fouet d'une chaise de poste, et l'on vit une minute après, entrer le baron de Valbelle, s'écriant :

— Mes amis, je suis le fils du marquis de Luxeul, je l'ai perdu il y a un an... Dévoré du désir de faire réhabiliter sa mémoire, et d'acquitter sa dette envers vous, généreux et admirable du Riban, j'arrivais en France sous un nom supposé, le mien étant encore proscrit ; j'ai vu, j'ai apprécié, j'ai aidé dans sa périlleuse et noble imprudence, mademoiselle Éléonore de Kérouan, puis à ces poésies tombées de sa poche, et à quelques autres indices, j'ai cru la reconnaître pour mademoiselle du Riban ; je l'ai appelée de ce nom, elle a répondu... L'espoir m'a donné des ailes ; j'ai couru à Paris plus vite que je n'en avais le dessein, j'ai vu le cardinal-ministre, je lui ai donné les preuves de l'innocence de mon père... je lui ai dit des vers et j'ai écouté les siens ; — il vient de fonder l'académie française, son orgueil est de bonne humeur... — Bref, il rend l'honneur au nom de mon père, il rend tous ses biens à son fils, c'est-à-dire une valeur quatre fois plus forte que votre créance, dont j'ai déjà réalisé le montant ; voici un portefeuille qui le contient. Prenez, M. du Riban, et pardonnez à mon père tous vos chagrins, dont il est mort.

Quant à vous, messieurs, dit-il aux huissiers, vous n'avez plus rien à faire ici, voilà ce qu'il vous faut. en bonne espèces, et M. du Riban quittera la ferme de sa propre volonté..

Maintenant, si mademoiselle voulait agréer pour son époux celui qu'elle appelait son libérateur, nous vivrions tous les trois... tous les quatre en souriant à Marianne, dans mon château de Luxeul. Pardonnez-moi de brusquer ainsi les choses, mais quand on a été douze ans malheureux, on ne veut pas perdre une minute pour le bonheur.

Éléonore regarda tendrement son père..

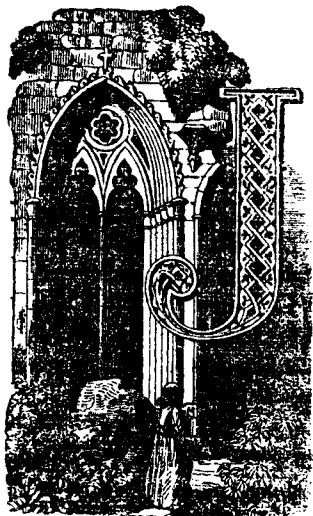
— Embrassez-moi mes enfans, s'écria-t-il.

— Quand je vous le disais, moi, reprit Marianne.. Puis des sanglots de plaisir la suffoquèrent.

Furent-ils heureux longtemps ? on ne le dit pas ; mais, certes, ils le furent toujours.

EMILE DESCHAMPS.

LA DOT DE SUZETTE.



Je suis née à Saint-Domingue. A dix ans mon père me fit passer en France, pour y recevoir une éducation que la fortune la plus considérable ne lui aurait pas permis de me donner près de lui ; car ma naissance avait coûté la vie à ma mère ; et, dans ces climats brûlans, les hommes vivent d'une manière si libre avec leurs esclaves, que mon père craignit sans doute pour moi l'effet des premières impressions, toujours si dangereuses dans la jeunesse.

Nous avons des parents à Paris ; ce fut chez eux que je descendis, ainsi que mon frère, qui m'accompagnait dans ce voyage, et qui était alors âgée de 25 ans.

Après quelques jours de repos, et quelques semaines sacrifiées à voir tout ce qui, dans Paris, pouvait amuser un enfant de mon âge, je fus mise au couvent. J'ai souvent entendu crier contre l'éducation qu'on y reçoit. Pour moi, j'aurais tort de m'en plaindre, et jamais je n'oublierai la reconnaissance que je dois à la sœur Sainte-Ursule. J'ai perdu tout ce que la fortune m'avait donné ; je conserverai toute ma vie le fruit des leçons de cette femme respectable. En entrant au couvent, je ne savais rien, pas même lire ; mais je n'ignorais pas que j'étais jolie : la prodigalité de mon père à mon égard ne pouvait non plus me laisser ignorer que j'étais riche. J'avais l'habitude de commander, et ne croyais pas que je pusse obéir ; en un mot, j'étais trop occupée de moi pour n'être pas insupportable à tous les autres.

A peine étais-je au couvent depuis un mois, que toutes mes compagnes me détestaient ; cela m'était indifférent. Je ne sentais pas le besoin de l'amitié. Mes fantaisies, depuis mon enfance, ayant toujours été prévenues, je n'avais pas encore éprouvé la moindre émotion de sensibilité, même pour mon père. Il me gâtait, et je ne l'aimais pas véritablement ; c'est l'usage. Trop de condescendance produit sur les enfans le même effet que trop de sévérité. Par une conséquence naturelle, j'avais à la fois beaucoup de respect et d'attachement pour mon frère, le seul être qui jusqu'alors n'avait pas voulu se soumettre à mes caprices. Il vint me voir, et je lui demandai à quitter le couvent, qui m'ennuyait à la mort. Il me parla raison, je pleurai ; il me quitta ; je suffoquais de rage et de dépit.

C'est dans cet état que je rencontrai la sœur Sainte-Ursule ; elle prit pitié de moi. Je sentais pour la première fois le besoin

d'être consolée; elle s'y prêta avec tant de douceur, mêla à ses consolations des raisonnemens si solides et si à la portée de mon intelligence, qu'aimer et réfléchir furent pour moi l'affaire d'un moment. Je m'abandonnai à ses conseils. La crainte de lui déplaire l'emportait sur la crainte de ses reproches, lorsque je les avais mérités. Que vous dirai-je ? dans l'espace de trois mois, je regagnai l'amitié de mes compagnes, je méritai les soins de mes maîtres, que jusqu'alors je croyais trop heureux d'être payés pour ne me rien apprendre; je m'attirai l'attachement de la gouvernante que l'on m'avait donnée, et qui plusieurs fois avait voulu me quitter, parce que je la battais. A douze ans, le tems perdu pour mon éducation était en grande partie réparé. Mon frère applaudissait à mes progrès, au changement de mon caractère; la sœur Sainte-Ursule en jouissait, c'était son ouvrage: elle mit de l'amour-propre à le perfectionner, et m'inspira chaque jour plus d'émulation et plus de modestie. En un mot, j'avais seize ans quand on me parla, pour la première fois, d'abandonner le couvent; cette nouvelle me fit de la peine. J'aimais l'étude, et surtout la retraite; non que la sœur Sainte-Ursule m'eût fait envisager la religion comme incompatible avec le monde; la bigoterie était au-dessous de ses idées; elle savait fort bien que j'étais destinée, par ma famille, à vivre dans la société, et la piété qu'elle m'inspira était aussi solide qu'éclairée. J'ai connu la douleur, et c'est alors que j'ai senti combien la force que l'on cherche dans le sein de la Divinité est au-dessus des consolations humaines. La religion serait née du malheur, si les âmes sensibles n'en eussent puisé le besoin dans la reconnaissance.

J'aurais désiré prolonger mon séjour au couvent; mais cela n'était pas possible. Mon frère était à la veille d'épouser une riche héritière de Saint-Domingue; elle était venue elle-même avec sa mère me faire une visite et me témoigner le désir que j'acceptasse un appartement chez elle. En sortant du couvent pour assister à ses noces, je ne devais plus y rentrer. La sœur Sainte-Ursule, malgré le chagrin que lui causait notre séparation, me félicitait la première de cette occasion de connaître le monde avant de m'y engager. « Ma chère enfant, me dit-elle, ce n'est pas notre faute si nos élèves profitent si rarement des soins que nous prenons de les former. Presque toujours elles ne quittent nos paisibles retraites que pour devenir épouses; ce passage trop prompt d'un état d'ignorance sur la société à un état qui en prescrit les devoirs les plus sacrés, nuit également aux vertus que nous leur avons inspirées et à celles qu'il leur conviendrait de cultiver. La piété, les talens, la modestie, sont utiles dans toutes les situations de la vie. Notre devoir est de les enseigner; mais j'ai souvent pensé que c'était à l'expérience et à la réflexion de faire naître sur le monde des idées qu'il nous est impossible d'avoir, et qu'il nous serait difficile d'expliquer, quand nous les aurions. Profitez donc d'une occasion aussi favorable, essayez votre liberté avant de la soumettre au joug de l'hymen; connaissez les plaisirs, afin de les apprécier et de savoir les subordonner à vos devoirs; et vous deviendrez, si le ciel le permet, aussi bonne épouse, aussi respectable mère, que vous avez été élève intéressante et docile. »

J'allai demeurer chez mon frère, et j'eus le loisir de vérifier la bonté des conseils de la sœur Sainte-Ursule. Les premiers mois de son mariage me firent regarder cet état comme le plus heureux. Ce n'étaient que fêtes, assemblées, prévenances de part et d'autre; ils ne pouvaient se quitter un seul instant sans chagrin, se rejoindre sans plaisir. Peu à peu la première ardeur se ralentit; ils se persuadèrent qu'ils ne s'aimaient plus, parce qu'ils avaient

cru follement qu'il s'aimeraient toujours et de la même manière.

Mon frère avait pris l'habitude de céder à toutes les volontés de sa femme, quand il n'en avait d'autres que les siennes; il parut bizarre et tyrannique quand il voulut faire des représentations. On se boudait, et le raccommodement tournait toujours au profit de l'autorité de ma belle-sœur. Malheur à l'homme imprudent qui commence à vivre avec son épouse comme avec une maîtresse; il risque la tranquillité du reste de sa vie. Des symptômes de grossesse mirent de nouveau mon frère aux genoux de sa femme; une chute de cheval qu'elle fit par une imprudence impardonnable dans sa position, lui ravit à la fois la santé, son enfant et l'amitié de son époux.

Nous apprîmes à cette époque la mort de mon père, et notre maison, naturellement triste depuis que la division s'y était glissée, le devint encore d'avantage. Mon frère avait évité de me laisser apercevoir le fond de son âme; mais, en nous occupant d'une douleur qui nous était commune, il ne put résister à me confier ses chagrins particuliers. Je n'hésitai pas à blâmer sa conduite; car ma belle-sœur avait des qualités essentielles, un cœur excellent. Il l'avait perdue par trop de complaisance, il pouvait l'éloigner entièrement par trop de froideur et de sévérité. Mes réflexions le touchèrent, et j'eus la satisfaction de rendre à ces époux qui m'intéressaient vivement, une tranquillité qui depuis ne fut jamais troublée. Ma belle-sœur, qui n'ignora point la conduite que j'avais tenue, et qui jusqu'alors m'avait plaisantée sur ce qu'elle appelait l'austérité de mes principes, me fit moins de démonstrations d'amitié et m'aima davantage.

Les hommes qui formaient notre société me répétaient souvent que j'étais belle, et savaient fort bien que j'étais une riche orpheline. Une habitation de soixante mille livres de revenu formait une dot qui eût donné des adorateurs à la femme la plus dépourvue d'attraits et de talens. Mais j'avais tellement pris l'habitude de réfléchir sur les devoirs de chaque état, que le mariage m'inspirait une sorte d'effroi. On me pressait de faire un choix, j'hésitais sans cesse; et l'on m'accusait de coquetterie, quand il est vrai que je n'étais coupable peut-être que de trop de timidité.

Mon frère avait pour ami M. de Senneterre, homme de beaucoup de mérite, d'un grand nom, et dont la fortune, d'ailleurs peu considérable, était encore grevée de dettes assez fortes, que son père avait laissées en mourant. L'intimité qui régnait entre lui et mon frère était telle, que M. de Senneterre se trouvait le seul homme près duquel ma belle-sœur et moi nous fussions hors de toute cérémonie. Avec un esprit cultivé, une figure mâle, une tournure très noble, il avait tant de bonhomie, que nous le traitions comme un parent pour qui rien n'était caché. Ajoutez qu'il aimait depuis longtemps une femme charmante, que ses parens avaient forcée d'épouser un vieillard, et qui, devenue veuve, n'attendait que le tems prescrit par la bienséance pour couronner son amour; que cette femme était de notre société, et vous ne serez pas étonné que ma belle-sœur et moi eussions pris l'habitude de regarder en frère un des plus beaux cavaliers de Paris. Souvent aussi il me sollicitait de former un engagement; nous passions en revue tous mes courtisans, il riait des remarques que je faisais sur leur caractère, m'accusait d'être trop difficile, et me prédisait gaîment que je finirais comme la fille dont parle le bon La Fontaine. Avec la même gaité, je me moquais de sa prédiction, en l'assurant que je me déciderais lorsque je trouverais un homme qui lui ressemblât, ou que, dans l'impossibilité, j'attendrais à mon tour qu'il devint veuf.

Je le dis aujourd'hui où je pourrais, sans rougir, convenir du

contraire, je n'avais alors nul amour pour M. de Senneterre ; je l'estimais, parce qu'il était impossible de ne pas lui rendre justice ; mais, s'il eût été capable d'abandonner pour moi une femme à laquelle il avait témoigné un attachement si constant, j'aurais perdu de lui l'idée que je m'en étais formée, et il eût été le dernier homme auquel j'aurais uni ma destinée

Ce fut au contraire sa constance dans sa première inclination qui le rendit mon époux. Il eut le malheur de voir mourir presque subitement la femme qu'il aimait ; sa douleur fut si vraie qu'elle me pénétra l'âme. C'était chez nous seulement qu'il venait chercher des consolations ; nous lui parlions avec tant d'intérêt de la perte qu'il avait faite, nous mêlions si sincèrement nos éloges à ceux dont il honorait la mémoire de cette femme encore aimée, nous écoutions avec tant de complaisance ce qu'il répétait sans cesse avec tant de sensibilité, que nous parvîmes à modérer son chagrin en le partageant. C'est la seule manière dont les cœurs profondément affectés puissent être consolés. Je m'aperçus bientôt que je réfléchissais involontairement sur le bonheur promis à la femme assez heureuse pour toucher M. de Senneterre ; je ne croyais pas qu'il pût aimer avec la même violence ; mais je sentais que son amitié serait plus précieuse pour moi que l'amour si incertain d'un autre époux.

Les chagrins cruels que j'ai éprouvés depuis n'ont pu effacer de mon cœur les impressions qui décidèrent du reste de ma vie. A peine fus-je convaincue des sentimens que m'avait inspirés M. de Senneterre, que je mis dans ma conduite avec lui autant de réserve que jusqu'alors j'avais déployé de franchise. Ce changement le frappa, et, bien loin d'en deviner la cause, il se plaignit à mon frère du sort qui lui enlevait, presque en même temps, et l'objet de l'amour le plus constant, et les consolations d'une amitié dont il s'était fait une si douce habitude. Craignant de m'avoir déplu sans le vouloir, il me pressait souvent de lui faire connaître ses torts, me protestant que rien au monde ne lui causerait plus de peine que la perte de mon estime. Ses paroles étaient si douces, ses regards si attendrissans, que la peur de me trahir si doucement, augmentait la froideur de mes réponses ; et si j'eusse effectivement eu à me plaindre de lui, je n'aurais pu le traiter d'une autre manière que je le faisais en ces momens. Ses visites devinrent plus rares, et ma sévérité plus grande ; le chagrin que me donnaient ses absences ajoutait à mon amour et à la crainte qu'il ne le devinât. Heureusement, mon frère m'arracha mon secret, le trahit, et M. de Senneterre, qui seul pouvait me rendre heureuse, eut peine à se persuader qu'avec tous les avantages que m'avait prodigués la nature et la fortune, j'eusse fixé mon choix sur lui, que j'avais connu prêt à s'unir à une autre femme, moi devant qui ses regrets avaient éclaté sans contrainte. Il ne soupçonnait pas que la vérité de sa douleur était la première cause de mon amour. Et pourquoi ne s'attacherait-on pas à l'homme dont la sensibilité a été éprouvée, quand nous voyons chaque jour tant de femmes unir leur destinée à des êtres qui se font honneur de la multiplicité de leurs liaisons, et pour qui le mariage n'est souvent qu'une conquête nouvelle et passagère comme les autres ? Si je n'ignorais pas que M. de Senneterre m'avait préféré une femme dont il chérissait sans doute encore la mémoire, du moins étais-je persuadée qu'il ne me donnerait pas de rivale.

Mon frère était trop satisfait de s'attacher, par les liens du sang, le meilleur de ses amis, pour ne pas presser notre mariage ; j'avais dix-neuf ans lorsqu'il se fit. Je n'attendais de M. de Senneterre qu'une amitié qui seule eût satisfait mon cœur, et je trou-

vai en lui un époux tendre et prévenant, un guide éclairé, un ami sincère. Préjugeant assez bien de moi pour croire que les plaisirs du monde ne pourraient seuls m'occuper, il m'admit à l'administration de ses affaires, que la dissipation de son père avait extrêmement dérangées. Nous fîmes ensemble le voyage de ses terres, nous satisfîmes une partie des créanciers ; et, après avoir pris des arrangemens avec les autres, nous montâmes notre maison à Paris convenablement à notre fortune. Une société choisie, une intimité plus aimable encore, le bonheur de mon frère et de son épouse, ajoutaient à ma félicité. Le ciel, qui jusqu'alors m'avait prodigué ses faveurs, y mit le comble : je devins mère ; la joie de M. de Senneterre surpassait la mienne ; nous avions un fils.

Comme je voulais nourrir, je partis pour une de nos terres aussitôt que je le pus sans danger : grâce à la vie que je menais, loin que mon fils m'épuisât, ma santé devint parfaite, et je perdus beaucoup de cette délicatesse extrême qui m'avait presque toujours forcée à un régime désagréable à mon âge.

Je fus près de deux ans éloignée de Paris, ne regrettant dans cette ville que mon frère et son épouse, qui avaient eu la complaisance de venir passer avec moi le temps que M. de Senneterre avait été forcé de me quitter : il était au service. Ma belle-sœur enviait mon bonheur, j'étais mère ; et, soit dispositions naturelles, soit l'effet de la chute qu'elle avait faite étant enceinte, elle commençait à désespérer d'avoir des enfans. Effectivement, elle n'en eut jamais. Sa tendresse et celle de mon frère se portaient sur mon fils, dont la force m'étonnait moi-même. Heureux temps ! il n'est pas un des jours dont vous êtes composé, qui ne fasse époque dans mon âme. La mémoire qui naît de toutes les sensations d'une mère ne peut jamais s'affaiblir.

Je passerai sur dix années de ma vie, qui ne furent qu'un instant de bonheur sans mélange. M. de Senneterre me faisait bénir sans cesse le jour où je l'avais connu ; mon fils croissait et s'élevait sous mes yeux. Son éducation, à laquelle son père présidait, me donnait l'espérance qu'il lui ressemblerait en tout. Nous n'avions à craindre en lui qu'une fermeté de caractère bien étonnante à son âge, et une vivacité qui le portait au mal comme au bien, mais qui pouvait être dirigée avec précaution. M. de Senneterre me reprochait quelquefois trop de condescendance ; je lui reprochais à mon tour trop de sévérité. Mon frère qui regardait son neveu comme son héritier, accusait mon époux et moi de le tourmenter pour des sciences auxquelles il attachait moins de prix qu'aux caresses de cet enfant ; bref, nous l'aimions tous à notre manière ; il était le sujet de nos plaisirs, de nos conversations, de notre amour et de nos espérances.

J'avais plus de trente ans, et je n'avais pas encore connu le malheur. Le premier chagrin vif que j'éprouvai eut lieu lorsqu'il fallut me séparer de mon frère, auquel j'avais tant de motif d'être attachée. En apprenant que le régisseur-général de nos habitations était mort, il crut que l'ordre de nos affaires, la sûreté de notre fortune exigeaient sa présence à Saint-Domingue. Depuis longtemps son épouse désirait de retourner dans ces contrées pour lesquelles elle avait conservé des souvenirs agréables. L'occasion était décisive, ils partirent. Cette séparation me brisa le cœur. Ma société intime, presque réduite à ma famille, se trouvait diminuée de ceux qui en faisaient le charme le plus précieux ; un pressentiment involontaire me répétait sans cesse que je ne les verrais plus. L'amitié de mon époux, les caresses de mon fils, qui touchait alors à sa treizième année, adoucissaient mon chagrin, sans pouvoir le dissiper entièrement.

Six mois après ce départ, M. de Senneterre tomba malade si dangereusement que sa convalescence ne fut, pour ainsi dire, qu'une pente douce qui le conduisit au tombeau, et qui me livra, pendant deux ans, au supplice cruel de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie. Sa poitrine était restée affectée, il changeait sensiblement ; les médecins me donnaient une espérance qu'il ne conservaient pas eux-mêmes ; et M. de Senneterre, qui sentait sa fin approcher, rassemblait toute ses forces pour me dérober sa douleur, et dissimuler des souffrances que ma sensibilité n'aurait fait que lui rendre plus insupportables. Il se leva jusqu'au dernier jour, et, malgré mes remontrances, il passait une grande partie de son temps à écrire. Ce modèle des époux et des pères, persuadé que la mort allait saisir sa proie, voulait encore se survivre pour veiller sur sa femme et sur son fils. Il m'adressait des consolations pour le temps où il ne serait plus, me traçait la conduite que je devais tenir pour achever l'éducation de notre enfant, laissant pour lui une lettre qui me fut remise sans être cachetée ; il avait abandonné à ma prudence le choix de l'époque où je pourrais en faire usage avec sûreté.

C'est au milieu de ces soins touchans, qui prouvaient si bien la bonté de son âme, que la mort le surprit. Il expira dans mes bras. Je n'ai jamais su ce que je devins à ce moment cruel ; je me rappelle seulement qu'en reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai dans mon lit, entourée d'une partie de ma famille et de celle de M. de Senneterre ; qu'on me défendit impérieusement de parler, et que j'eus à combattre pour obtenir du moins qu'on ne me séparât pas de mon fils. L'aimable jeune homme il était le seul dont le cœur fût d'accord avec le mien ; il me suppliait à genoux de lui conserver sa mère ; mais il n'avait pas la barbarie d'exiger que je ne prononçasse pas sans cesse le nom de son père. Nous le répétions ensemble, ensemble nous pleurons ; nos larmes nos baisers se confondaient, et, si ces terribles élans de sensibilité augmentaient notre douleur, je suis persuadée qu'ils nous sauvèrent du désespoir.

Aussitôt que je pus me soutenir, je me fis conduire au couvent où j'avais été élevée. Les exhortations de la sœur Sainte-Ursule, la liberté de gémir au pied des autels, et les caresses de mon cher Adolphe, me rendirent le courage de vivre et de m'occuper de ses intérêts. Par son testament, M. de Senneterre m'avait nommé tutrice de notre fils, et lui avait donné pour curateur un grand-oncle qui vivait dans une de nos terres, et qui n'avait pour toute fortune qu'une longue probité, une vieillesse aimable, des cicatrices, la croix de Saint-Louis et douze cents livres de pension. Ces dispositions ne parurent pas convenir à la famille de M. de Senneterre ; mais elles me confirmaient davantage dans l'estime que je devais à mon époux. En effet, l'oncle qu'il avait donné pour curateur à notre Adolphe eût été digne de présider à l'éducation d'un prince ; c'était lui qui avait élevé M. Senneterre, dont le père était trop dissipé pour veiller sur ses enfants, et je comptais qu'il ne refuserait pas de faire pour mon fils ce qu'il avait si heureusement entrepris pour son neveu. Mon intention d'ailleurs étant de passer quelques années loin de Paris, je choisis celle de mes terres où ce bon vieillard faisait son séjour, persuadée que l'amitié qu'il prendrait pour Adolphe le déciderait à tout, lorsqu'il faudrait le produire dans le monde. Il n'avait encore que quinze ans.

Je m'établis donc de nouveau à la campagne ; la solitude, qui convenait si bien à la situation de mon âme, m'en rendit le séjour agréable. J'aurais pour toujours renoncé à Paris, si je n'eusse envisagé de loin la nécessité d'y révenir un jour avec mon fils, pour

qui seul je trouvais du plaisir à vivre, et auquel je vouai mon existence entière, bien décidée à sacrifier mon goût pour la retraite lorsqu'il pourrait nuire à son avancement ou me séparer de lui. C'est là qu'avec l'oncle de M. de Senneterre, je lus les instructions qu'il avait tracées, dans les derniers momens de sa vie, pour l'éducation de son fils. Les principes étaient conformes à ceux de ce vieillard et me parurent si lumineux, que, travaillant d'accord sur le même plan, nous eûmes la satisfaction de voir Adolphe prendre l'habitude des vertus dans cet âge où les passions viennent souvent combattre les dispositions les plus heureuses.

Je lus alors pour la première fois la lettre que son père mourant lui adressait, et dont il m'avait fait dépositaire ; je la lus en la baignant de mes pleurs, et je formai le projet de ne jamais la lui remettre.

Je voyais peu de monde à la campagne ; mais j'en voyais assez pour que mon fils trouvât chez moi, et dans les environs, une société qui l'éloignât de cette timidité taciturne qu'un jeune homme destiné à vivre dans le monde contracte quelquefois s'il en est trop longtemps séparé. Mes jours s'écoulaient ainsi paisiblement entre mes devoirs, mes souvenirs et la douceur de quelques actions généreuses, qui seuls occupaient assez mon cœur pour le distraire momentanément de sa tristesse. Toujours disposée à soulager indistinctement les paysans de ma terre, je donnais aux veuves une préférence dont je sentais par moi-même qu'elles avaient plus besoin que les autres. Perdre son époux et craindre la misère pour ses enfans, me paraissait une situation au-dessus des forces de l'humanité. Je l'ai connue, et le ciel m'a permis de vivre.

Le temps vint où mon fils entra au service ; son grand oncle eut la bonté de l'accompagner. Ce vieillard, ainsi que je l'avais prévu, s'était si vivement attaché à son neveu, que sa tendresse le disputait à la mienne. Adolphe m'avait promis de m'écrire souvent et dans le plus grand détail ; j'ambitionnais d'être sa confidente, et notre dernière conversation dut lui prouver que si, comme mère, j'étais jalouse des mœurs de mon fils, comme amie, je ne serais pas plus sévère que mon siècle. L'amour du plaisir, si naturel à la jeunesse, ne peut être blâmé que lorsqu'il l'éloigne de ses devoirs, ou l'engage dans des démarches contraires à ses intérêts. Mon fils ne trompa pas mon attente ; il se fit aimer de ses camarades, fut de toutes leurs parties sans être de leurs débauches, forma quelques liaisons qui ne purent l'attacher, ni remplir, m'écrivait-il, le vide de son cœur. Toutes ses lettres, dans lesquelles il se peignait sans contrainte, me convinrent que l'amour ne serait pour lui qu'une passion, et non un amusement. Il était dévoré d'une sensibilité qui cherchait à s'exercer ; c'était l'âme aimante de son père, mais dans un âge où la raison ne compte encore pour rien dans un engagement, ce qui me faisait trembler. Mon fils, de mes biens et de ceux de son père, était assuré de plus de quatre-vingt mille livres de rentes ; et mon frère, qui n'avait pas d'enfans, lui laissait entrevoir une augmentation de fortune qui, jointe à son nom, lui permettait de prétendre à tout. Je n'avais jamais connu l'ambition pour moi ; mais j'en avais, je l'avoue, pour le fils unique de M. de Senneterre.

Adolphe fut dix-huit mois à son régiment ; il revint au commencement de 1789, et touchait alors à sa vingtième année. Je fus étonnée du changement qu'une si courte absence avait opéré dans toute sa personne. Sa taille s'était développée de la manière la plus avantageuse, et prêtait une grâce particulière à tous ses mouvemens ; sa figure avait pris un caractère de fierté qui, sans affaiblir la douceur que j'y avais toujours remarquée, inspirait le

respect, et me força moi-même à voir un homme dans celui que je n'avais encore regardé que comme un enfant chéri. Ce n'est pas qu'il fut moins tendre pour moi, moins prévenant pour tout ce qui pouvait me plaire ; mais l'habitude du monde lui avait appris tout ce qu'il valait.

Tout en lui m'offrait un ami dont ma raison se glorifiait ; mais je regrettais involontairement les caresses ingénues de mon fils. Il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse expliquer les contradictions qu'apporte en nous ce passage de l'adolescence à la virilité, si rapide chez les Français ; et, si nous aimons nos petits-fils jusqu'à l'adoration, ce n'est, sans doute, que parce qu'ils nous rappellent ce temps heureux de l'enfance de leur père, et que à la douceur de leurs caresses, se joint le souvenir de celles dont nous avons senti la privation.

Je vous ai déjà parlé des bontés que j'avais pour les paysans de ma terre. Pour être parfaitement heureux, il faut que le bonheur se montre dans tout ce qui vous entoure ; c'est un des privilèges de la fortune, et j'en jouissais. Non que je voulusse faire sortir aucun de ces hommes de leur état ; je me refusai toujours aux désirs de ceux qui me témoignaient l'envie de placer leurs enfans à la ville ; je voulais des cultivateurs assez aisés pour aimer le travail, mais non pour regretter de n'être pas plus que le sort ne les a faits. A mon arrivée, j'avais appris qu'une fille, absolument sans ressources à la mort de ses parens, avait été recueillie par des villageois pauvres et déjà chargés d'une nombreuse famille. Cette action méritait une récompense, je m'en chargeai ; je me chargeai aussi de l'enfant, qui avait alors onze ans, et qui s'appelait Suzette. Quand je la vis, je fus tentée d'abandonner les règles de prudence que je m'étais tracées, et de la prendre avec moi. Jamais la nature n'a rien fait de plus beau, jamais à la beauté ne se joignit un charme aussi irrésistible que celui qu'on éprouvait en regardant Suzette. La réflexion me défendit de l'intérêt qu'elle m'inspirait. Me craignant moi-même, craignant le temps où je serais obligée de retourner à Paris, ville où elle serait livrée à tous les genres de séduction, je me décidai à la recommander au concierge du château, qui, par mon ordre, ne permit point qu'elle sortît de son état, et ne lui fit donner que l'éducation qu'on reçoit dans une école de village. Suzette, qui n'avait jamais ambitionné plus de bonheur, fut docile et reconnaissante, et je n'eus qu'à m'applaudir de ce que j'avais fait pour elle. Toujours modeste, laborieuse, elle grandissait en s'attirant l'amitié de ceux qui veillaient sur elle. Propre dans ses ajustemens villageois, sa beauté l'eût fait accuser de coquetterie si la simplicité de ses mœurs ne l'eût défendue de tout soupçon. Elle touchait à sa seizième année, et je pensais à lui trouver un mari que la dot que je lui destinais m'aurais permis de choisir, quand mon fils revint du régiment.

Il aima Suzette, et l'aima avec une violence dont il serait difficile de se faire une idée ; tous les gens qui m'entouraient s'en étaient aperçus, et moi je l'ignorais encore. Notre grand-oncle n'avait pas cru devoir m'en avertir, parce qu'il regardait cette passion comme un caprice absolument sans conséquence. Je remarquais bien qu'Adolphe était ou très gai ou très mélancolique ; tantôt il me pressait de retourner à Paris, tantôt il désirait prolonger son séjour à la campagne ; j'étais loin de soupçonner qu'un regard plus ou moins tendre de Suzette décidât de ses volontés, et j'attribuais son humeur changeante au vague d'une imagination qui ne sait encore où se reposer. Je fus anéantie quand le concierge, auquel j'avais confié Suzette, après m'avoir fait demander une audience particulière, me pria de lui ôter cette enfant, ou de trouver les moyens d'empêcher M. de Senneterre de venir aussi souvent

chez lui. Je l'interrogeai, et il me fut impossible de douter de l'amour de mon fils.

“ Et Suzette, lui dis-je, l'aime-t-elle ? — Oh ! Madame, me répondit cet homme, cela serait bien difficile autrement. M. le comte est si aimable, qu'une jeune fille, dont le cœur est libre, ne pourrait s'empêcher de lui répondre ; mais si Suzette l'aime, elle le cache avec soin à elle, aux autres, à votre fils même, car nous n'avons aucun reproche à lui faire. Elle refuse les cadeaux de M. le comte, et depuis quelque temps, s'il s'amuse à distribuer chaque dimanche des ajustemens à toutes les femmes du château, c'est pour avoir le plaisir de forcer Suzette à se parer de ses bienfaits. Il la gronde quand elle ne porte pas ce qu'il lui a donné ; il l'accuse de fierté, d'ingratitude ; il s'emporte tant contre elle, que souvent nous la voyons rentrer en pleurant. Et puis M. le comte arrive pâle et tremblant, il lui parle avec bonté ; cette pauvre Suzette pleure encore plus fort ; votre fils se désespère ; et Suzette ne le renvoie consolé qu'en lui promettant bien de ne plus passer dorénavant un seul jour sans s'ajuster de ce qu'elle a reçu de M. le comte. Elle n'ose plus sortir, parce qu'elle craint de le rencontrer ; et quand il a passé la journée sans la voir, nous sommes sûrs que le soleil couchant l'amènera chez nous. Il nous parle avec bonté de notre femme, de nos enfans, nous accable de bienfaits ; mais il regarde toujours Suzette. Si elle reste, il parvient à l'approcher, à lui dire tout bas bien des choses auxquelles elle ne répond que par oui et par non ; si elle sort, il la suit, et Suzette ne rentre jamais sans avoir les couleurs les plus vives, et sans se plaindre d'être bien malheureuse. Cependant elle nous a défendu d'avertir Madame, parce qu'elle dit que Madame la renverrait, et qu'elle serait encore plus infortunée sans la protection de Madame.”

Cette homme aurait pu parler bien long-temps encore sans que je fusse tentée de l'interrompre ; trop de réflexions m'agitaient. Je le renvoyai en le remerciant de son zèle et en lui recommandant sur toute choses de ne pas laisser apercevoir qu'il m'eût avertie. Quand je fus seule, je m'efforçai vainement de me faire un plan de conduite ; je ne savais à quoi m'arrêter, je ne savais qui consulter. Mon oncle ne croyait pas à l'amour, et bien peu à la vertu des femmes ; il aurait ri de mes craintes, et aurait trouvé dans l'ordre qu'un jeune homme cherchât à se dissiper à la campagne comme dans une garnison. C'était son seul défaut. Il était inutile de prétendre changer les idées d'un vieux célibataire qui ne se consolait d'être forcé d'être sage qu'en citant volontiers les nombreuses occasions où il ne l'avait pas été.

Que faire ? garder Suzette au château, c'était l'exposer à la séduction, perdre l'espoir de la marier, et autoriser ce qu'il ne m'était pas permis de souffrir ; la renvoyer était pis encore sans doute. Dégagée de toute reconnaissance envers moi, livrée à elle-même, sans secours, mon fils devenait pour elle un appui nécessaire, un bienfaiteur dangereux. L'éloigner, en lui conservant ma protection ne pouvait guère se faire sans que mon fils s'en aperçut, sans mettre quelqu'un dans ma confidence ; et, s'il découvrait sa retraite, si son amour éclatait dans le monde, j'exposais Adolphe à un ridicule que nos usages traitent plus sévèrement que le vice, et qui souvent décident de la réputation d'un jeune homme. Je fis le projet de tenter sa générosité, et le soir même, avec une gaieté apparente, je l'engageai à déjeuner le lendemain tête à tête avec moi dans mon cabinet. Cette invitation, à laquelle je donnai tout apparence d'un badinage, pour éloigner ses soupçons, le surprit. Il s'efforçait de me cacher son embarras ; mais, comme j'étais décidée d'avance à ne pas m'en apercevoir, nous

nous quittâmes sans autre explication. Sans doute il ne passa pas la nuit plus tranquille que moi : car, lorsqu'il se présenta le matin, sa figure annonçait la fatigue et le désordre. Il avait en ce moment une ressemblance si frappante avec son père, la première fois que je le vis après la mort de celle qu'il aimait, que mon cœur tressaillit aux premiers regards que je jetai sur lui.

Après avoir déjeuné, sans que l'un de nous rompît le silence, je le fis asseoir près de moi ; et d'un ton que je cherchai à rendre sévère, je lui dis :

“ Ignorez-vous, mon fils, le chagrin que vous me donnez ? — Si j'en devine la cause, Madame, le même objet, par des motifs bien différents, trouble également notre tranquillité. Je ne suis pas heureux non plus ”, ajouta-t-il en soupirant. Il se tut. Je vis que, loin de vouloir nier l'amour que lui inspirait Suzette, il oublierait volontiers, en parlant, que c'était à sa mère qu'il s'adressait ; je m'efforçai d'oublier moi-même et ce titre et ma sévérité

“ Vous n'êtes pas heureux, Adolphe ! et que manque-t-il à votre bonheur dans tout ce que peut désirer un homme de votre âge et de votre nom ? — D'être aimé, Madame, ou d'avoir la force de vaincre un amour que ma raison condamne, et qui est devenu malgré moi, une partie de mon existence. Ah ! ma mère, ne me blamez pas, plaignez-moi. Tout ce que vous me direz n'égalera pas ce que je me suis dit cent fois moi-même. Mais les réflexions les plus sévères avaient rapport à mon amour, et ce rapport leur prêtait un charme qui me séduisait, c'était m'occuper de Suzette, que de combattre le penchant qui m'entraîne vers elle. La honte de l'avouer à ma mère ne l'emporte peut-être pas sur le plaisir de parler d'elle ; c'est la première fois que j'en trouve l'occasion ; j'aurais voulu l'éviter, mais enfin jusqu'à ce moment ce fut dans la solitude seulement que le nom de Suzette s'échappa de mes lèvres.”

“ Vous me faites rougir, Monsieur, de votre égarement et de la complaisance avec laquelle je vous écoute ; mais vous vous croyez malheureux ; Adolphe malheureux sera toujours sacré pour moi, alors même que je le verrai assez faible pour s'exposer à inspirer plus de pitié que d'intérêt.” A la rougeur qui couvrit son front, à la vivacité de son regard, je vis que, blessé de cette phrase, il allait répondre ; je m'empressai d'ajouter : “ Qu'espérez-vous de cette passion insensée, que vous n'oseriez avouer devant tout autre qu'une mère trop indulgente ? Suzette élevée par mes soins, défendue par ma protection, Suzette, sans autre fortune que sa vertu, devient respectable pour vous ; et j'ose croire que la passion ne vous a point égaré au point de penser sans frémir à corrompre l'innocence, à violer sans pudeur le respect dû à ma maison. Mon fils, je n'ai jamais envisagé les devoirs que j'avais à remplir envers vous ; ma tendresse les rendait si faciles, qu'ils étaient pour moi une suite continuelle de jouissances ; mais, en me chargeant de Suzette, j'ai contracté devant Dieu l'obligation de veiller sur ses mœurs et d'assurer son bonheur. En poursuivant cette innocente créature, c'est votre mère que vous attaquerez ; ce n'est plus Suzette maintenant, c'est moi que vous trouverez partout opposée à vos projets ; et, si vous étiez assez malheureux pour l'engager à céder à votre passion, c'est votre mère qui en deviendrait responsable devant la Divinité. Ne vous plaignez pas de la sévérité de mes principes. Ah ! mon fils, c'est à ces principes religieux que vous devez mon existence ; c'est ma résignation aux volontés du ciel qui m'a donné la force de survivre à votre père. Adolphe ! Adolphe ! votre passion vous ferait-elle regretter que j'en eusse eu le courage ?

Ce reproche était trop vif sans doute, mais il m'échappa.

“ Vous m'aviez promis de l'indulgence, madame, me répondit-il en versant des larmes de dépit, et vous me traitez comme un monstre qui mériterait de perdre la vie. Lorsque je donnerais tout mon sang pour prolonger ses jours de la durée des miens, ma mère m'accuse. . . . Ah ! Madame ! si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, vous sauriez qu'un amour invincible, qui fait mon désespoir, ferait demain, sans mon respect pour vous, le bonheur de ma vie. J'aime Suzette malgré moi, je l'aime au point de sentir que la mort me serait plus douce que l'idée d'en être séparé. Je n'ai jamais pensé à la séduire, je n'ai pu que détester mon amour et m'en nourrir sans cesse. Mais, sans la crainte d'affliger ma mère, qui pourrait m'empêcher d'épouser Suzette ? ”

J'allais l'interrompre, il ajouta :

“ Voyez, Madame, combien la noblesse perd chaque jour de sa considération (nous étions à la fin de 1789) : Suzette a tout reçu de la nature ; l'intelligence suppléerait bientôt en elle au défaut d'éducation. Si mon mariage était blâmé en France, j'irais à Saint-Domingue, où il serait moins troublé par les préjugés. Ne vous effrayez pas, Madame, ceci n'est qu'une idée, et non pas un projet. Des projets ! Il m'est impossible d'en former. Combattu par l'amour, par l'idée terrible de perdre votre amitié, je ne puis que souffrir ; trop heureux si la mort vient me délivrer d'une situation au-dessus de mes forces, et vous prouver qu'Adolphe n'est ni un ingrat, ni un monstre que sa mère dût soupçonner ? ”

“ Cessons, lui dis-je, cessons, mon fils, un entretien qui devient également pénible pour tous les deux. Vous n'exigerez pas que je m'excuse auprès de vous pour un mot que mon cœur désavouait au moment où ma bouche le prononçait. Tout ce que je vous demande est de ne pas voir Suzette avant que je ne vous aie écrit, car je sens l'inutilité de renouveler notre conférence, et la nécessité de nous rendre réciproquement la tranquillité.” Je me levai ; il en fit autant, et s'en allait sans tourner les yeux vers moi.

“ Adolphe, m'écriai-je, vous n'aimez plus votre mère ! ” Il me prit la main, la couvrit de baisers, et nous nous quittâmes en pleurant. A dîner, il me fit demander la permission de ne pas descendre ! je n'en fus pas fâchée dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions. Je me retirai dans mon cabinet, où j'écrivis la lettre suivante :

MADAME DE SENNETERRE A ADOLPHE.

“ Vous me fuyez, mon fils, et je suis forcée d'avouer que je craignais de vous voir, moi qui jusqu'alors souffrais toutes les fois que j'étais privée de votre vue. Je vous plains du fond de mon âme ; mais, mon ami, la société en nous plaçant dans un état élevé, nous a imposé des devoirs qui balancent les avantages que nous en recevons ; il y aurait de la lâcheté à les trahir, vous en êtes incapable. Il faut renoncer à Suzette, je n'ajouterai pas, ou à mon amitié ; j'attends de l'honneur un sacrifice que je ne veux devoir qu'à lui. Je me chargerai de procurer à cette enfant un établissement qui vous donne la satisfaction d'avoir contribué à son bonheur ; cette jouissance adoucira vos chagrins quand le jour sera venu où vous remercerez votre mère de sa sévérité. Je n'ose pas ajouter que j'exige cette condescendance de vous, je craindrais qu'un acte d'autorité ne m'enlevât un seul instant votre tendresse. Je vous envoie une lettre que votre père mourant me chargea de vous remettre ; c'est lui, Adolphe, c'est sa dernière

volonté que vous entendrez. Votre mère vous bénit et vous aime ; elle attend votre réponse, et ne la prescrit point.”

MONSIEUR DE SENNETERE A ADOLPHE.

“ Mon fils, près de quitter la vie, si un père qui en a consacré tous les instans à votre bonheur, conserve encore sur vous l'autorité qu'il a reçue de Dieu et des lois ; si le respect pour ma mémoire et la reconnaissance sont sacrés pour vous, je vous ordonne d'obéir à votre mère dans tout ce qu'elle exigera en vous remettant cet écrit, le dernier tracé de la main de votre père ; je vous l'ordonne, sous peine de ma malédiction. Adolphe, si j'ai bien deviné votre caractère, vous aurez des qualités estimables et des passions dangereuses. Je tremble pour vous, je tremble pour votre mère ; c'est sur le bord du tombeau que j'essaie encore de veiller sur deux êtres qui me font regretter la vie. Mon fils, acquittez ma dette auprès d'une épouse adorée, à qui j'ai dû plus de félicité que l'humanité n'a droit d'en espérer. Je le répète pour la dernière fois, car mes forces s'épuisent : obéissez à votre mère, sous peine de l'irrévocable malédiction d'un père qui vous a toujours chéri. Adieu, mon fils.”

Le lendemain, à mon réveil, je reçus le billet suivant :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERE.

“ Mon père sera satisfait, madame, et vous continuerez longtemps à me plaindre. Ne voulant point vous rendre témoin de ma douleur, craignant de ne pouvoir résister si je rencontrais celle que je dois fuir, sûr de n'avoir pas la force de la voir sacrifiée à un autre époux indigne d'elle, j'ai pris la résolution de quitter le château cette nuit même, défendant à qui que ce fût de vous avertir. Je vais à Paris. Je ne vous recommande pas Suzette, je connais votre bonté. Si j'osais avoir une volonté, je souhaiterais qu'elle restât libre ; si vous l'ordonnez autrement, puis-je espérer ma mère, qu'en lui remettant cet anneau, vous lui prescrirez de le porter toujours comme un gage de votre protection ? C'est le seul présent que je veuille lui faire ; j'abandonne le reste à votre générosité.”

Ce billet qui me prouvait trop combien Adolphe souffrait dans son obéissance, me rendit encore plus affligée de son départ. Je fis avertir mon oncle ; il reçut une confidence entière ; et ce vieillard, en soutenant que mon fils était fou d'aimer ainsi une villageoise, s'attendrissait autant que moi sur sa douleur. Je penchais à différer le mariage de Suzette jusqu'au moment où j'aurais la certitude que la santé de notre fugitif ne courrait aucun danger ; mais mon oncle me fit sentir que l'instant était décisif, et qu'il fallait rompre tout espoir, ou s'exposer à la voir l'épouse de son amant. Je me rendis à ce conseil. Le soir même j'écrivis à mon fils ; je lui envoyai un ordre en blanc pour toucher sur mon homme d'affaires la somme qu'il croirait nécessaire à ses plaisirs. Je lui parlai peu de sa résolution, pas du tout de Suzette. Le lendemain matin, je fis avertir cette jeune fille de venir me parler.

“ Qu'avez-vous Suzette ? lui dis-je en la voyant ; vous êtes pâle ; on croirait que vous avez pleuré.

— Oui, madame.

— Si jeune encore, vous avez donc aussi des chagrins ?

— Oui, madame.

— Est-ce que vous n'êtes pas bien dans cette maison ?

— Si, madame.

— Je veux, Suzette, achever ce que j'ai fait pour vous, en vous

donnant un mari qui vous rende heureuse. Auriez-vous de la répugnance à vous marier ? ajoutai-je en voyant qu'elle soupirait.

— Madame. . . .

— Parlez-moi franchement. Est-il dans le village quelque garçon qui vous ait témoigné de l'amitié, et pour lequel vous ayez de l'inclination ?

— Oh ! mon Dieu non, madame.

— Ainsi vous n'aurez point de chagrin en acceptant un époux de mon choix ?

— Madame. . . . Monsieur le comte. . . .

— Eh bien Monsieur le comte ?

— Il m'a défendu de jamais me marier sans sa permission.

— Mon fils vous a fait cette défense ?

— Oui, madame, bien des fois.

— Que répondiez-vous, Suzette ?

— Qu'il était le maître, madame.

— Et si c'était d'accord avec mon fils que je cherchasse à vous trouver un établissement, que diriez-vous ?”

Elle se mit à pleurer, et sa douleur me prouva trop que l'infortunée n'était pas insensible à la passion d'Adolphe. La résistance la rendait plus intéressante. Je crus devoir quitter avec elle le ton d'une maîtresse, et, la faisant asseoir, je la consolai et lui parlai raison. Suzette ne m'interrompait que par ses sanglots, ou pour convenir qu'elle s'était répété cent fois ce que je lui disais ; qu'elle n'aurait jamais oublié ce qu'elle devait à sa bienfaitrice, et que ce n'était pas sa faute si M. le comte avait continué à lui témoigner tant de bonté ; qu'elle en était attendrie jusqu'au fond de l'âme, quoiqu'elle n'en fit pas semblant avec lui. Je lui persuadai que le soin de sa réputation, et peut-être aussi la reconnaissance, lui imposait l'obligation d'accepter un époux ; je recommençai à la questionner sur celui qui pourrait lui convenir ; elle me répondit qu'elle n'aimerait jamais l'un plus que l'autre, mais qu'elle recevrait celui qu'ordonnerait la mère de M. le comte. Je la renvoyai, presque aussi attendrie qu'elle, lui donnant pour gage du contentement que me causait sa soumission, l'anneau dont mon fils m'avait rendue depositaire. Je n'étais pas intérieurement très satisfaite de cet acte de condescendance ; mais le courage de cette enfant, le souvenir de mon fils qui n'avait mis que ce prix à un sacrifice dont sa douleur me faisait assez connaître l'étendue, l'emportèrent sur la réflexion. Les volontés d'une âme déchirée par une passion forte deviennent sacrées pour les cœurs sensibles, alors même que la raison les condamne.

Quand on veut marier une jeune fille, il suffit d'en laisser percer le désir ; on peut être sûr que toutes les femmes d'une maison se feront un honneur d'y contribuer pour quelque chose. Ce fut ma femme de chambre qui me parla la première d'un nommé Chenu, métayer d'une petite portion de terre à trois lieues de mon château, et qui joignait à sa métairie un trafic de bestiaux dont le profit lui procurait une certaine aisance. Il connaissait Suzette, et avait dit plusieurs fois qu'il l'épouserait volontiers, parce qu'elle savait lire et écrire, ce qui lui serait bien utile pour son commerce, étant obligé de s'en rapporter à sa mémoire qui souvent le mettait en défaut. Je donnai ordre à mon concierge de voir cet homme, de lui faire part de mes dispositions, et de l'engager à venir me trouver s'il était toujours dans les mêmes intentions.

Chenu ne fit pas attendre sa visite. Il paraissait avoir trente ans ; sa tournure n'offrait rien qui pût séduire, rien qui pût pousser. Il se présenta avec une assurance qui me fit bien au-

gurer de son caractère ; mais je voulus le mettre à l'épreuve.

— En quoi puis-je vous obliger, M. Chenu ? lui dis-je pendant qu'il me saluait ; parlez-moi sans contrainte.

— Madame, on m'a dit que vous vouliez pourvoir Mlle Suzette et si ma proposition vous agréait, je vous demande la préférence.

— Vous aimez donc Suzette ?

— A vrai dire, elle ne me déplaît pas, et tout le monde parle de sa douceur.

— On assure que vous faites bien vos affaires, monsieur Chenu et Suzette n'a rien.

— Les bontés de madame ne lui manqueront pas, j'espère.

— Ce que vous appelez mes bontés, monsieur Chenu, appartient de droit aux malheureux, et Suzette cessera d'en avoir besoin en vous épousant. Je me chargerai de son trousseau, c'est tout ce que je puis faire.

— On ne m'avait pas dit ça ; mais, si c'est la dernière volonté de madame, il faudra s'en arranger ; car enfin, quand j'en épouserai une autre qui aurait quelque argent, je n'y trouverais pas comme dans Mlle Suzette, l'avantage d'une femme qui sût écrire ; et c'est tout ce que j'ambitionne. Cependant une petite somme n'aurait rien gâté ; cela m'aurait donné les moyens d'augmenter mon commerce, dans lequel il y a à gagner ; mais il faut de l'avance.

— Eh bien ! dites-moi franchement, monsieur Chenu, quelle somme comptiez vous que je donnerais à Suzette pour sa dot ?

— Ah ! madame ça ne peut pas se dire.

— Pourquoi donc, si je veux le savoir ? Mon intention est d'assurer le bonheur de cette enfant, qui le mérite à tout égards ; et, si vos prétentions ne surpassaient pas mes facultés, je serais bien aise de faire quelque chose pour elle et pour vous ; car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, M. Chenu ?

— Pardine, madame, ça n'est pas difficile. D'abord je suis la moitié du temps en voyage ; il n'est pas de foire à dix lieues à la ronde où je n'aie. Quand je reviendrai à la maison bien fatigué, que Suzette aura écrit mes affaires, j'aurai plus besoin de repos que de troubler celui des autres. On dit que j'ai de l'ambition, mais j'ai toujours remarqué qu'un homme bien occupé n'est pas un mari querelleur. Suzette, qui a de l'intelligence, fera valoir la maitairie ; quoiqu'elle ne soit pas d'un grand produit, encore y a-t-il de quoi surveiller. Quand les foires seront bonnes, je compte bien ne pas revenir sans lui rapporter quelque chose. Elle est belle, et je sais que les femmes aiment un peu la parure ; d'ailleurs les bontés de madame l'y ont accoutumée, c'est bien naturel. Laissez faire ; que les marchés aillent bien, et elle ne se plaindra pas, ni moi non plus.

— Je suis contente de vos dispositions, monsieur Chenu ; mais revenons à notre premier point. Combien croyiez-vous que Suzette vous apporterait en dot ?

— Ma foi, madame, puisque vous le voulez absolument, je vous dirai qu'indépendamment de son trousseau, sur lequel je m'en fie à la générosité de Madame, j'avais calculé que 600 livres d'argent sec me mettraient à même de courir de bon marché. Les commencements sont toujours difficiles ; un peu de comptant, un peu de crédit, et cela va.

— Allons, monsieur Chenu, puisque 600 livres vous paraissent nécessaires, et que vous auriez épousé Suzette sans cette somme je suis charmée de pouvoir récompenser votre désintéressement.

— Madame est trop bonne.

— Je parlerai à cet enfant ; revenez demain, et, si elle vous accepte, comme je n'en doute pas, vous pouvez, dès aujourd'hui,

compter sur une dot de douze cents livres."

J'aurais pu faire sans doute davantage pour Suzette ; mais, fidèle à mon principe de ne pas sortir de leur état ceux qui risquent leur bonheur en le quittant, j'avais encore un autre motif. L'amour de mon fils pour cette intéressante créature avait fait un certain bruit dans le château ; c'était exposer sa réputation que de ne pas borner mes bienfaits. Je voulais d'ailleurs veiller toujours sur elle, et j'espérais procurer un jour un fermage considérable à son époux ; espoir que les évènements ont anéanti, et qui m'ont fait trouver des bienfaiteurs dans ceux que je regardais alors comme des protégés.

Je ne doutais pas de la résignation de Suzette ; j'aurais désiré qu'elle lui coûtât le moins possible ; en lui apprenant les dispositions que j'avais faites pour elle, j'embellis de toute mon éloquence sa destinée à venir, pour la consoler de ses chagrins présents. "Vous êtes trop bonne, Madame, était son unique réponse. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être heureuse ; et, si je ne le suis pas, ma consolation sera que vous m'avez eue digne de l'être." Je ne passai pas un seul jour sans la voir jusqu'à son mariage, qui se fit promptement ; le régisseur de ma terre assista à la signature du contrat, et je lui servis de mère pour la cérémonie.

Dans nos conversations, Suzette s'était enhardie jusqu'à me demander si je recevais des nouvelles de mon fils ; je ne doutai pas qu'elle n'eût appris la cause de son brusque départ, et que la certitude d'être toujours aimée ne la consolât en partie du sacrifice qu'elle faisait à la tranquillité de tous. Adolphe ne m'écrivait pas, mais j'étais indirectement informée de sa conduite. Je savais qu'il se montrait peu dans les sociétés, qu'il sortait souvent seul, presque toujours à cheval, et qu'une mélancolie très prononcée affligeait ses amis, sans cependant donner aucune inquiétude pour sa santé. C'était tout ce que je pouvais désirer.

Libre de soins à l'égard de Suzette, je me disposais à retourner à Paris avec mon oncle, qui plus que moi ne pouvait vivre séparé de mon fils, quand je reçus la lettre suivante :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE.

"En vous fuyant, ma mère, pour mieux vous obéir, je vous avais fait entendre mon vœu pour qu'au moins Suzette restât libre ; vous en avez ordonné autrement. Je viens d'apprendre, par un homme sûr que j'ai laissé au château, un mariage qui, en m'ôtant tout espoir, m'a ravi la force de supporter mon affreuse position. Je n'ose vous accuser, je ne m'en prends qu'à la fatalité de ma destinée. Suzette aussi vous a obéi ; mon exemple a décidé le sien. Puisse l'infortunée ne jamais s'en repentir ! Je sais, madame, que vous allez revenir à Paris ; si c'est moi seul qui vous y attire, épargnez-vous un voyage inutile. Ce que je dois à mon nom m'a empêché d'être heureux. J'accomplirai le sacrifice. Guidé par mon désespoir, je vais loin de la France, défendre, les armes à la main, des préjugés qui m'ont rendu le plus infortuné des hommes. Je pars cette nuit. Que ne puis-je mettre le monde entier entre moi et mes souvenirs, entre la douleur et l'amour ! Ma mère, je suis si malheureux, que je crois vous servir en vous ôtant le triste spectacle d'un fils consumé par le chagrin. Si le ciel exauce vos prières, il me ramènera digne d'apprécier ce que vous avez eu devoir faire pour mon bonheur. Mon cœur en gémit sans oser en murmurer. Si le ciel écoutait mes vœux... Ah ! ma mère, continuez de plaindre votre fils !"

(A continuer.)

POÉSIES.

POÉSIES NOUVELLES, PAR J. REBOUL.



LECOUTONS ! Le poète de Nîmes a pris encore une fois sa lyre harmonieuse, les cordes ont frémi sous ses doigts ; nous pouvons répéter ses accens, et nos âmes, attachées à la sienne, et comme suspendues à ses paroles inspirées, se laisseront doucement émouvoir. Ici nous admirons la grâce touchante avec

laquelle le poète laisse tomber ces vers doux et mélodieux qu'il adresse à une rose de Bengale :

Pourquoi, sur ta tige attachée,
Briller de si vives couleurs ?
Tandis que la terre est jonchée
De la dépouille de tes sœurs.

Quand tout revêt de pâles teintes,
Que le vallon se voit flétrir,
Que le vent arrache des plaintes
A la feuille qu'il fait mourir ;

Quand chaque jour le soleil baigne
Et voile son front radieux,
Pourquoi troubler cette tristesse
Qui règne de la terre aux cieux ?

A ton aspect l'âme est en proie
A de pénibles sentimens ;
Ton existence est une joie
Qui se rit des gémissemens.

La félicité solitaire
Peut-elle exister sans remords !
Ah ! quand on est seul sur la terre,
Notre refuge est dans la mort.

Là le poète, prenant le ton léger de l'églogue, peint une bergère qui :

Tandis que le jour s'achevait,
Seule sur un banc de fougères
.....rêvait
A ce que rêvent les bergères.

Voilà que pour se délasser
Des longues courses de son aile
Un papillon vient se placer
Sur sa main blanche. " Ah ! lui dit-elle...
.....

TT

Mes compagnes m'ont raconté
Que ton essor, riant présage,
Nous dit toujours la vérité
Sur notre futur mariage.

Eh bien ! ton vol m'indiquera
S'il est vrai que ton vol devine
La demeure où me conduira
Celui que le ciel me destine."

Soudain, le brillant papillon
Quitte les doigts de la bergère,
Décrit un léger tourbillon,
Et vole, hélas ! au cimetière.

Comme ce dernier trait est plein de mélancolie, et avec quel art le poète l'a amené. On s'afflige en pensant au triste destin qui attend cette pauvre fleur à peine éclosée, qui commence à s'ouvrir aux rayons du soleil, et que la faux de la mort doit sitôt moissonner.

Plus loin, le poète fait rendre à sa lyre des sons plus lugubres ; il nous transporte au dernier asile du pauvre aussi bien que du riche. Il s'efforce de consoler un fils que la douleur de son père a conduit sur la tombe de sa mère :

La tombe qui se sent de nos pleurs arrosée
Répand je ne sais quoi de saint autour de nous,
Qui fait que la vertu nous devient plus aisée,
Et que nous échappons au céleste courroux.

Bénis soient donc le deuil et la douleur d'un père,
Qui, sur le sol lointain, ont dirigé tes pas :
L'enfant qu'on voit fidèle aux cendres de sa mère
Est un enfant que Dieu n'abandonnera pas :

Je ne viens pas ici consoler ta tristesse ;
Une âme la recueille aux célestes parvis,
Et rend grâce au Seigneur dans sa vive allégresse,
Du pieux souvenir que lui garde son fils.

Cette âme incessamment veillera sur la tienne,
Car l'amour maternel triomphe du tombeau,
Surtout quand, ici-bas, à la lampe chrétienne
Il lui fut accordé d'allumer son flambeau.

Ces deux dernières strophes sont pleines de sentiment. L'amour d'une mère est la plus douce chose. Que je plains ceux à qui la mort enleva la femme aimée qui la première leur ouvrit ses bras ! Et que d'orphelins ont des larmes aussi amères à répandre ! Ces derniers vers trouveront le chemin de leur cœur.

Et lui aussi, M. Reboul, a voulu chanter la mer, ce terrible élément, si fécond en spectacles magnifiques, et qui plaît à l'âme, parce que notre âme, créée par Dieu, aime tout ce qui est grand. Quel homme peut rester insensible en présence de cette immensité qui lui dévoile sa faiblesse, et la grandeur de son âme, puisqu'elle peut l'embrasser tout entière ? Dieu est là, c'est le miroir où il reflète quelques-uns de ces sublimes attributs. Pauvres, faibles humains, nous sommes bien peu de choses en présence de tant de grandeur.

Cette pièce de vers, que je vais citer, est intitulée : *Le Chant du Marin* :

La mer ! à moi la mer et sans fond et sans rive !
La mer, vaste pâture aux cœurs audacieux !
La mer, qui dans ses bras tient la terre captive,
Et mêle son abîme à l'abîme des cieus !

O mer ! je ne veux point d'un autre cimetière.
Quand la mouette aura crié sur mon trépas,
Quand les plis de tes flots m'auront fait un suaire,
Sur les bords détestés ne me rejette pas.

La terre à mon sommeil serait dure et pénible ;
Jalouse de garder la cendre d'un amant,
Ne cède qu'à l'appel de la trompe terrible,
Et ne me rends qu'au jour du dernier jugement.

Tout le mouvement de cette pièce peint bien l'insouciance du marin ; plusieurs expressions sont remarquables, et surtout ces vers :

Quand les plis de tes flots m'auront fait un suaire.

L'image ici n'a rien d'affecté, et c'est parce qu'elle est simple qu'elle est belle.

Mais je m'arrête ici ; je m'aperçois que je citerais tout le volume, et ce serait faire tort à l'éditeur de M. Reboul ; je ne puis que conseiller à tous ceux qui aiment la poésie d'acheter ce livre au plus tôt, ils y trouveront tout ce qu'ils étaient en droit d'attendre de l'auteur.

Ce qui distingue surtout le poète de Nîmes, c'est le choix toujours pur de son expression ; rien n'est recherché, tout est naturel, et ce que j'admire aussi beaucoup, à cette époque où nos jeunes poètes, suivant des traces dangereuses, se jettent dans l'affectation et le mauvais goût, c'est cette simplicité qui prête à la pensée un nouveau charme, et cette élégance qui seule peut l'embellir. Rendons grâce à M. Reboul de cultiver l'art pour l'art, cela devient si rare aujourd'hui.

Nous avons donné il y a quelque temps, dans l'*Album*, deux pièces de vers du même auteur que nous avons prises dans son livre ; ce sont de vrais modèles de grâce et de sentiment ; je n'ai pas besoin de les indiquer ici ; tous ceux qui ont eu le plaisir de les lire n'ont pu les oublier.

UNE JEUNE FEMME

DANS SA MAISON ET DANS LE GRAND MONDE.



L'OUVRAGE dont nous allons rendre compte est en quelque sorte le complément de celui dans lequel M. d'Aurevilly traça l'an dernier l'*Histoire du dandysme à propos de George Brummell*.

Il existe pourtant une différence fondamentale entre ces deux codes de l'élégance, et cette différence peut se justifier par celle des sexes pour lesquels ils sont écrits ; c'est qu'il résulte du premier en date, que le *dandysme* fut en Angleterre la conséquence d'une civilisation profondément corrompue, puisque tous les imitateurs de Brummell furent, à commencer par le Régent, des hommes perdus de réputation ; tandis que s'il en fallait croire l'auteur d'*Une jeune femme dans sa maison et dans le grand monde*, l'élégance de la toilette ne serait qu'un reflet de celle des mœurs, et la distinction des manières résulterait de celle des sentimens, en sorte que, la première condition pour obtenir une réputation bien acquise dans ces deux genres, serait la recherche du beau et du bien au moral comme au physique.

Voilà donc un nouveau principe qui apparaît dans la morale, et quelque légers que soient ses fondemens, nous consentons volontiers à l'admettre comme auxiliaire. Ainsi, nous avons le principe religieux pour la conduite de la conscience, le principe d'honneur, mobile des grands actes du courage ou d'héroïsme ; le principe d'honnêteté, plus bourgeois peut-être, mais non moins fécond en résultats utiles ; maintenant nous aurons encore l'amour de l'élégance et le désir de se distinguer du vulgaire, par la recherche du beau et du bien, dans ces formes extérieures qui sont l'encadrement de chaque individualité sociale,

Nous n'aurions aucune réclamation à élever contre ce nouveau mode de perfectionnement si, comme tous les systèmes, il n'avait la prétention de rapporter à lui tous les autres mobiles ; mais est-ce trop exiger que de demander à nos professeurs d'élégance et de bon ton, de respecter les hiérarchies établies par la raison entre les divers principes de conduite, et de ne pas empiéter, par exemple, sur le domaine de la prédication religieuse en recommandant la piété au nom de l'élégance, les bonnes mœurs au nom du bon ton ?

Si nous ne craignons pas de fatiguer le spirituel auteur de ce livre par des questions qui nous feraient accuser de pédantisme, nous pourrions lui demander aussi s'il est plus nécessaire de se distinguer que de rendre au créateur tout ce qu'on doit lui rendre, comme dit Fénelon ; d'observer le code de l'élégance que celui de la morale ? Mais ces sortes de questions seraient ici fort intempestives, puisqu'il ne s'agit que d'un ordre hiérarchique entre des préceptes qui tendent au même but, et nous aurions tort de lui reprocher son point de départ, puisqu'il conduit ses lectrices à la religion et à la morale à travers les sentiers fleuris qu'il parcourt.

Ces sentiers toutefois ne sont pas d'un aussi facile accès qu'on pourrait le croire, et il paraît qu'en dépit de leurs efforts, beaucoup de femmes des plus belles et des plus opulentes s'efforcent en vain de conquérir le sceptre de l'élégance.

Hélas ! fragile et léger comme le sexe auquel il appartient, ce sceptre est difficile à prendre et plus difficile à garder. Toute femme qui se fait homme comme tout homme qui se féminise sont indignes de le porter ; la coquetterie n'y saurait prétendre, la vulgarité ne peut y toucher sans le mettre en pièces, et véritablement il était temps qu'un érudit vint révéler aux femmes de notre époque les nobles et puissantes séductions à l'aide desquelles nos aïeules furent jadis, en matière d'élégance, les arbitres du monde entier.

Grâce à son petit livre, où respire en sa fleur cette science du bon goût et du savoir vivre dont les élémens s'effacent de jour en jour, les jeunes femmes qui aspirent à une bonne réputation d'élégance, sauront d'abord que rien n'est plus contraire à cette prétention, que de se poser *esprit fort*, parce que : " La beauté la plus parfaite, privée du rayonnement d'une belle âme, ne produira jamais des effets durables, tandis que : " la laideur elle-même " peut attacher et fixer un cœur lorsqu'elle possède ce reflet divin " qu'une âme élevée projette toujours sur la forme qui la recouvre."

Nous prions nos lecteurs de croire que notre auteur appuie ce premier conseil par toutes les considérations qui doivent diriger les femmes " vers le but divin pour lequel elles sont créées," et que la distinction n'apparaît en cet endroit que comme un des bienfaits secondaires de cette religion qui a tout fait pour elles. Toutefois, il revient à son thème lorsqu'il établit, qu'indépendamment de ses devoirs envers Dieu, toute femme élégante doit être pieuse, " parce que la religion est seule assez forte pour la préserver de ces passions vulgaires et désordonnées, et qui sont aussi contraires au bon ton qu'aux bonnes mœurs."

" Une femme sans religion, dit-il à ce sujet, ressemble à un homme sans bravoure : l'un a beau faire le fanfaron, l'autre la prude, tout l'esprit et tous les charmes du monde ne sauraient leur tenir lieu de courage ou de vertu."

Est-ce à dire que la piété d'une femme du monde doit ressembler à celle d'une recluse, et qu'il lui soit défendu de participer aux plaisirs qui la sollicitent de toutes parts ?

Notre auteur n'est pas de cet avis ; s'appuyant sur l'autorité de Saint-François de Sales et sur celle de Fénelon : " ces deux " grands apôtres des gens du monde qui savaient qu'il y a des " vertus qui sont pour certaines conditions et non pour d'autres." Il veut que la femme du monde possède " des vertus mondaines," c'est-à-dire qu'elle sache jouir de tous les plaisirs, en même temps qu'elle remplit tous les devoirs de la condition dans laquelle Dieu l'a placée.

Cette morale n'a, comme on voit, rien de bien austère, et les femmes honnêtes en conclueront peut-être que rien n'est plus facile que d'acquérir cette réputation de distinction dont notre auteur fait tant d'état.

Erreur ; on pourrait pratiquer l'exacte vertu qu'il impose ; on pourrait même se conformer avec ponctualité aux conseils éclairés qu'il prodigue aux femmes sur le choix des bijoux, des étoffes et de couleurs qui conviennent à leurs différens genres de beautés, sans posséder : " ce certain je ne sais quoi qui ne s'achète ni ne s'innite. Charme ineffable qui est à la distinction ce qu'est la " grâce à la beauté, la physionomie à la régularité des traits, le " parfum à la fleur. Charme particulier et, par cela même, indéfinissable, bien que ses effets soient généralement sentis."

Sans doute il y aurait dans cet alinéa de quoi décourager les aspirantes, si la plupart des femmes ne se figuraient pas qu'elles possèdent par excellence ce charmant *je ne sais quoi* qui caractérise l'élégance. Admettons pour un moment cette fiction, et voyons si leurs prétentions se maintiendront devant le paragraphe suivant :

" Pour acquérir et conserver dans ce genre une réputation légitime, il est nécessaire, dit notre auteur, de posséder presque toutes les qualités de la femme forte. Ainsi il faut à la véritable " élégante la prévoyance qui prépare et combine ses effets, la " modération dans les moyens si elle est riche, et, si elle ne l'est " pas, la patience, l'industrie, l'adresse pour suppléer à ce qui lui " manque ou faire valoir ce qu'elle a."

Ce n'est pas tout :

Pour être réellement élégante, une femme doit avoir, non seulement un jugement " sain (ce qui est déjà passablement rare), " mais encore une sorte de *seconde vue* qui la dirige dans ses " choix ; de plus, elle doit apporter de l'indépendance et en même " temps une certaine soumission à l'égard de la mode. Enfin (et " ce dernier trait suffit seul pour nous expliquer pourquoi dans le " monde on rencontre tant de femmes coquettes et si peu de femmes " élégantes), pour mériter ce dernier titre, il faut avoir la " culté exceptionnelle, comme chacun sait, de se bien connaître " soi-même, afin, dit notre auteur, de se mettre toujours à l'air de " son visage et d'éviter les anachronismes."

Puisque nous avons parlé de coquetterie, qu'il nous soit permis de citer l'ingénieuse distinction que l'auteur établit entre ce travers vulgaire et la véritable élégance.

" Après avoir établi que celle-ci doit, comme la vertu, être de " tous les instans, briller sans ostentation dans les petites comme " dans les grandes occasions, s'exercer à la maison comme dans " le monde et vis-à-vis d'elle-même aussi bien qu'en présence " de témoins. Il ajoute :

" L'élégance est de tous les tems, de tous les âges ; coquette- " rie n'en a qu'un ; on peut dire comme un éloge : Une vieille " femme élégante. On ne dira jamais que pour exprimer le " comble du ridicule : Une vieille femme coquette."

On voit que l'élégance et la distinction ne sont point choses faciles, et véritablement à la réunion de qualités qu'elles exigent, nous ne nous étonnons plus si leurs types disparaissent ou s'effacent de jour en jour.

On se tromperait toutefois si l'on supposait qu'adoptant le préjugé qui fait de ces vertus le privilège exclusif de la classe aristocratique, notre auteur s'adresse seulement à elle. Plus généreux dans sa propagande, il a mis ses conseils à la portée de toutes les femmes, et, pauvres ou riches, nobles ou bourgeoises, belles ou

laides, trouveront dans son ouvrage des moyens relatifs de se distinguer.

Sans doute, les somptueuses parures dont il revêt la haute élégance ne sont pas à la portée du plus grand nombre, et ce serait folie de ne pas comprendre qu'en cela, comme en tout, il existe des exigences de position, mais si la plupart de ses lectrices ne peuvent se loger, se meubler, se vêtir avec cette ruineuse simplicité qu'il conseille à l'opulence, toutes peuvent amener dans leur vie le genre d'élégance qu'il préconise dans le passage suivant :

“ L'élégance proprement dite est l'art de rendre aussi beaux, aussi gracieux que possible les objets qui nous touchent ou qui nous entourent ; si l'opulence lui prête un puissant appui, cet art peut, heureusement, s'appliquer à la vie la plus simple et aux intérieurs les plus modestes. Animée de son feu sacré, la vil-lageoise inventera quelques-uns de ces costumes pittoresque qui charmeront les artistes et que la grande dame se trouvera toute surprise d'imiter.”

Dans le chapitre intitulé : *Toilette, parure, élégance*, nos lectrices rencontreront, avec d'excellens conseils pour faire valoir leurs moyens de plaire, ce précepte que nous recommandons à leur sérieuse méditation :

“ Toute femme qui, après le dernier regard investigateur jeté sur sa glace, en promène d'inquiets, en société, sur sa personne ou sur sa toilette, est une femme jugée.”

Jugée !... comprend-on bien la valeur de ce mot ? Jugée ! c'est-à-dire exclue à jamais de cette *fashion* si naturellement et si constamment élégante, qu'elle n'admet pas qu'on puisse lui appartenir et douter de soi.

Non moins décourageant peut-être, le chapitre qui a pour titre : *Conseils et considérations pour se conduire dans le monde*, apprendra aux jeunes femmes que, si la distinction comporte une modeste assurance, elle est ennemie d'une audacieuse présomption, qu'elle exclut à la fois la raideur et l'affectation, l'impertinence et la familiarité ; qu'elle peut s'obtenir en encourageant le vrai mérite, mais qu'elle se perd infailliblement par son contact avec la médiocrité. Qu'indulgente pour le vulgaire, elle déteste la calomnie, repousse la médisance, et, toujours dans la vérité, évite en tout l'exagération ; qu'une fois reconnue, elle règne sans despotisme et vient à bout de se faire pardonner son influence à force de bonté, de grâces et de modestie ; enfin, qu'elle exige qu'on se soumette à ces mille convenances qui sont comme les liens de la société, et qu'on remplisse exactement les engagements qu'on a acceptés, sous peine de ne jouer qu'un rôle éphémère dans ce grand monde dont la faveur ne se soutient qu'à l'aide d'une conduite mondaine consciencieuse.

Ce n'est pas tout encore, et l'on trouvera bien gothique ce dernier trait, cette distinction qui, sous la plume élégante de notre auteur, prend la forme de toutes les vertus, protège la foi conjugale, et nulle femme n'y saurait prétendre sans posséder l'estime, si ce n'est l'amour de son mari.

Rien de plus piquant que le chapitre dans lequel cet apôtre fervent de la véritable distinction, s'élevant des aperçus les plus fins aux considérations les plus graves, flétrit au nom de la morale et repousse au nom du bon ton ces *lionnes* qui, confondant leur dévergondage avec les écarts du génie, se font, à force de scandale, une triste et honteuse célébrité.

Foulant aux pieds les sophismes hardis à l'aide desquels un écrivain en renom, discrédite le mariage, notre auteur voit en ce dernier le soutien de la société et le seul état dans lequel une

femme puisse remplir sa destinée, qui est, dit-il : *d'être heureuse et de rendre heureux*.

Il ne dissimule pas, toutefois, que cet état à ses écueils contre lesquels viennent se briser les faibles courages, et sa plume n'a pas craint d'aborder les difficultés qui s'opposent à la félicité des époux mais, convaincu qu'il est que la femme peut plus que le mari pour le bonheur commun, c'est à ses mains qu'il confie le fil conducteur qui doit la guider à travers le labyrinthe du mariage.

Nous craindrions de déflorer ce chapitre remarquable en lui empruntant d'incomplètes citations ; contentons-nous de dire qu'il contient, des conseils pour toutes les situations, des consolations pour tous les chagrins qui se rencontrent dans le mariage et que, plus encore que les autres, il révèle chez son auteur une profonde connaissance du cœur humain.

Maintenant faut-il croire, comme on nous l'assure, que cet auteur soit un jeune homme qui a glissé le premier exemplaire d'*Une jeune femme dans sa maison et dans le grand monde*, dans la corbeille de mariage de sa future, ou ce charmant ouvrage n'est-il pas bien plutôt le produit des loisirs d'une personne qui pratique elle-même dans le grand monde cette *vertueuse élégance* qu'elle peint si bien ?

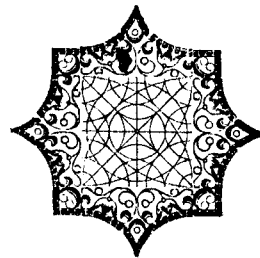
A la fermeté de style qui se fait sentir dans plusieurs passages de cet ouvrage, on serait tenté de lui accorder une origine masculine, mais certaines observations sont trop subtiles, et certains détails trop intimes pour n'être pas des révélations... Et puis, quel homme eût osé dire avec cette autorité que donne l'expérience :

“ Le lilas et le jaune clair sont prohibés dans les couleurs du soir.”

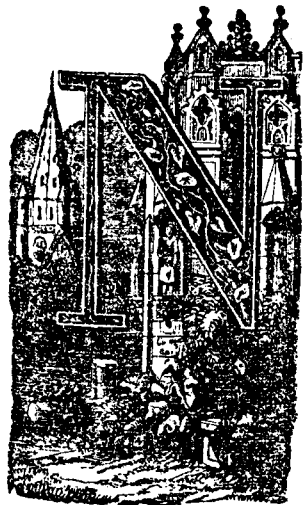
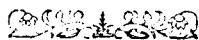
“ Une femme qui se respecte n'ose pas penser à la couleur cerise pour une toilette de jour.”

Quoi qu'il en soit du sexe de l'auteur, et peut-être en raison de la donnée un peu sophistique de son ouvrage, nous osons lui prédire un succès de vogue ; car c'est une idée qui fera fortune dans le grand monde, que d'avoir placé la religion et la morale sous la protection de l'élégance et du bon goût.

CAMILE WOLF.



Simple voyage en Italie.



Nous visiterons l'Italie comme nous avons visité la Suisse, sans pompe, sans apprêts, en gens simples, qui veulent surtout voir, se divertir et s'instruire aussi chemin faisant, s'il est possible.

Après tant de visiteurs illustres, tant de touristes de toute condition et de tout âge, poètes, philosophes, historiens, artistes, archéologues, parcourir l'Italie sans prétention, avec des vues, je n'ose dire bourgeoises, mais tout au moins simples et familières, est peut-être le moyen le plus

sûr de ne pas se traîner sur la trace d'autrui.

Pour faire notre voyage en Italie nous n'avons que peu de temps et peu d'argent à dépenser. C'est pourquoi nous n'avons rien de mieux à faire que de nous mettre en chemin dès à présent, afin d'atteindre notre but le plus vite possible. Toutefois, comme nous prétendons voyager à la fois avec économie et conscience, nous devons dire d'avance que notre intention est de négliger les accessoires, les détails, ces prétendues curiosités oiseuses, qui ne manquent guère dans la plupart des voyages, pour nous attacher surtout aux points importants et aux choses vraiment intéressantes et mémorables.

I. — LA SAVOIE. LE VOITURIN. LE MONT CENIS.

Mais à peine avons-nous franchi les barrières de Lyon, qu'une question grave, décisive pour l'ensemble de notre voyage, s'est dressée devant nous : Pour nous transporter en Italie, qu'elle route choisirons-nous ? Deux voies nous sont ouvertes ; celle de terre et celle de mer. La voie de mer est représentée par les baquebots à vapeur français qui font le service de Marseille à Naples ; la voie de terre par les Messageries, qui se rendent en Sardaigne en traversant paisiblement ces fameuses montagnes qui ne s'abaissèrent qu'à regret devant l'armée d'Annibal.

N'en déplaise à la plupart des touristes qui adoptent généralement aujourd'hui le trajet par mer, et se rendent tout d'un trait de Marseille à Gènes, à Livourne, souvent même à Naples, nous préférons l'ancien mode de transport, c'est-à-dire la route par terre ; nous croyons ainsi arriver plus naturellement au pays des surprises et des merveilles vers lequel nous tendons.

Arriver en Italie par mer, c'est la brusquer, pour ainsi dire l'envahir plutôt qu'y aborder. Un conquérant ou un commerçant s'embarquera, je le conçois, sans s'inquiéter s'il livre aux brises de la Méditerranée un grand nombre d'émotions dispersées et perdues sans retour. Mais, croyez-nous bien, un artiste, un poète, ou même un simple rêveur, s'en ira toujours par les montagnes.

UU

Nous voici déjà en pleine Savoie, triste pays criblé de rochers, à peine rafraîchi par quelque rivières mornes et malsaines, qui dorment au milieu de leurs rives arides. Il nous faut traverser la Maurienne, où nous rencontrons parfois des villages entièrement goitreux. Pauvres habitants ! qu'ont-ils fait au Ciel pour avoir reçu en partage cette patrie ingrate et vraiment marâtre, qui semble ne les avoir mis au monde que pour végéter et souffrir ! Mais, tout en plaignant le sort de ces populations malheureuses, nous admirons les beautés sans nombre répandues sur cette montée du Cenis, ces torrents qui tombent en pluie dans les vallées, ces rochers suspendus qui semblent vouloir nous fermer le passage, et s'élargissent tout à coup d'eux-mêmes, comme les arbres des jardins d'Armide ; cette route qui s'enfonce comme un ruban dans des précipices, et laisse parfois à peine assez d'espace pour les roues de l'équipage du voiturin.

Car, pour qu'on le sache bien, c'est en voiturin que nous faisons cette traversée du mont Cenis. Le voiturin est un entrepreneur d'un genre particulier, qui, pour une somme fixée d'avance, s'engage à vous transporter d'un lieu à l'autre, et à vous nourrir et vous coucher pendant la durée du voyage. On conçoit que les gîtes qu'il vous choisit, les repas qu'il vous offre ne sont pas toujours les plus sensuels, ni les plus délicats. On est plus d'une fois obligé de coucher sur la dure et dîner à la lacédémonienne. Ensuite, on voyage à petites, et à très-petites journées : sept ou huit lieues par jour représentent le *maximum* de ce qu'un voiturin, même avec un atelage en bon état, est à même d'entreprendre. Pourquoi donc avons-nous choisi ce lent et laborieux équipage de préférence à tout autre ? Vous le comprendrez, si vous aimez les lacs, les beaux arbres, les cimes couvertes de mousse, les lieux pittoresques, enfin, si vous avez fait avec nous le voyage de Suisse.

Grâce à l'allure pacifique des bêtes que notre Antomédon mène du train des brebis que l'on conduit au pâturage, nous avons pu descendre de voiture suivant notre bon plaisir, nous arrêter devant chaque perspective, nous reposer sous les *toits de refuge* que la charité chrétienne a semés le long de ces montages tristes et farouches, écouter le bruit des cascades, étudier un point de vue, dessiner, herboriser même, si tel est notre goût. Pouvions-nous voyager de la sorte dans quelque voiture officielle qui, ayant à transporter des dépêches en même temps que nous, ne nous eût guère permis ces stations, ces haltes si douces, si essentielles même à quiconque sait voyager ? Du reste, nous aurons à revenir sur le compte du voiturin, qui joue un certain rôle dans un voyage en Italie. Nous le retrouverons, dans la suite, infiniment plus rusé, plus insidieux que celui qui vient de nous conduire : le voiturin savoyard étant en général, loyal, honnête et rangé de sa nature.

Mais voici deux jours et plus que nous cheminons sur cette route étroite, au milieu des rochers, des brouillards, des neiges, sans soleil, presque sans ciel, n'ayant que de loin en loin de brusques échappées de lumière.

Cependant nous sentons la pente escarpé que nous avons suivie jusqu' alors s'adoucir par degrés ; puis, au bout de cette vallée étroite, bordé de deux rangs de hautes montagnes couvertes de sapins et de neige, nous apercevons tout à coup un point lumineux, un reflet de soleil, un rayon vif et pur qui s'étend et s'élargit par degrés : — ce rayon, ce point lumineux dans l'espace, c'est l'Italie. Là commence une campagne admirable, un paysage dont nous pouvons déjà pressentir les beautés ; enfin, cette plaine de la Lombardie, si riche, si variée, qui s'étend jusqu'à l'Adriatique.

Regrettons-nous maintenant les fatigues et les aspérités de la route que nous venons de suivre ? Certains voyageurs prétendent que le mont Cenis et la Maurienne sont des ombres excellentes pour faire valoir l'admirable tableau que déploie le premier aspect de la nature italienne. Il est certain que pour éprouver ce transport d'extase, ce premier saisissement de bonheur que produit la vue de cette campagne lombarde si délicieuse, et qui commence au pied même des montagnes que nous venons de franchir, il est presque indispensable d'avoir passé par les horreurs des sites de la Savoie. Du reste, l'entrée en Italie par le mont Cenis n'est pas la seule qu'il faille recommander. On sait tout ce qu'il y a d'imposant et de magnifique dans ce passage du Simplon, ce chef-d'œuvre de l'industrie moderne, que l'on a comparé avec raison aux plus célèbres monuments romains. Les avalanches, les torrents, les amas de neige, toutes les sublimes beautés de la Suisse se retrouvent sur cette route que tant de voyageurs poètes ont célébrée.

Mais n'oublions pas que nous avons enfin franchi les monts. Une allée imposante, qui fait face au beau dôme de la *Superga* et a plus de deux lieues d'étendue, nous conduit à l'une des villes les plus considérables de l'Italie, à Turin la capitale du Piémont, ville ancienne et que Plinè regarde comme la cité la plus vieille de la Ligurie. Toutefois avant d'entrer dans cette ville, si régulière, si riche en grands et spacieux édifices, recueillons-nous un instant ; car, après le chemin rude et montueux que nous venons de faire en quelques pages, il nous est assurément bien permis de reprendre haleine.

II.—TURIN. LA PIAZZA CASTELLO. LA SUPERGA.

Fidèles à notre plan, nous ne ferons que nommer, sans nous y arrêter, certains lieux que nous rencontrerons, plus célèbres dans l'histoire que curieux à visiter ; tels que Rivoli, Marengo, Castiglione. Dans l'une des îles Borromées, que nous nous proposons de visiter dans la suite, on remarque un magnifique quinconce composé de lauriers aux troncs élancés, et aussi gros que les plus forts peupliers d'Italie. Peu de temps après la bataille de Marengo, un jeune général français, au teint jaune et sec, et dont on devinera le nom sans peine, visita cette île, et inscrivit sur l'écorce de l'un de ces lauriers un seul mot : *battaglia*. Quand le voyageur passe par Marengo ou Rivoli, qu'a-t-il de mieux à faire que d'écrire aussi *battaglia* sur les murs de ces villes, et de passer outre.

En entrant à Turin, nous commencerons à faire preuve d'une franchise dont nous ne nous départirons pas dans le cours de nos pérégrinations.

Et d'abord, avouons sans détour qu'au premier aspect la ville de Turin n'a rien qui séduise. La correction semble seule avoir présidé à la construction de ces édifices alignés au cordeau, bâtis, pour la plupart, sur le même plan, ayant justement le même nombre de cheminées, de fenêtres et de portes. Il y a sans doute de belles rues à Turin, si l'on veut accorder ce titre de *beau* à ce qui est spacieux et symétrique ; mais dans ces deux issues si larges, que l'on appelle la rue du Pô et la rue Neuve, on ne peut s'empêcher de désirer un simple accident d'architecture, une diversité quelconque dans un toit, une façade, un chambranle, quelque chose enfin qui procure à la vue une certaine distraction.

Pour apprendre à aimer et admirer l'architecture italienne, ce n'est pas à Turin qu'il faut s'attacher. Mais on n'en éprouve pas moins une impression de surprise et de grandeur, quand on se

trouve sur la grande place appelée *Piazza Castello*, où l'on remarque le palais des ducs de Savoie, qui est réuni à celui du roi par une galerie que l'on peut comparer à celle de notre Louvre ; puis le palais du prince de Carignan, et enfin, le Grand-Théâtre, que l'on regarde avec raison comme un des plus vastes et des mieux construits de l'Italie. Si l'on joint à la vue de ces monuments imposants, du moins par leur masse, celle du Pô, fleuve impétueux qui bouillonne à l'extrémité de l'une des rues principales ; des visites dans les principales églises, qui, sans être de premier ordre, ne laissent pas d'offrir plus d'un morceau précieux de sculpture et d'architecture, on comprendra que nous n'ayons pas à regretter le temps qu'il nous a fallu séjourner à Turin pour, de là, prendre notre course vers les autres villes d'Italie qui nous appellent de loin et semblent nous tendre les bras.

Mais avant de prendre congé de Turin, nous ne pouvons nous dispenser de faire une visite à cette curieuse église appelée *la Superga*, et que nous avons déjà saluée en passant. On suit, toujours en montant, une route charmante, d'abord sur la chaussée entre le Pô et une branche du fleuve détournée pour donner de l'eau au village *della Madonna del Pilone* ; puis un chemin au milieu des bois, parmi les émanations des arbustes en fleurs. Après deux heures de marche, on se trouve sur le plateau où a été construite l'église de la Superga, d'où l'on découvre une admirable perspective, toute cette campagne de Turin que l'on prendrait pour un jardin cultivé.

Déjà, en contemplant cette église, nous pouvons avoir l'idée des formes élégantes et gracieuses de l'art italien. Quoi de plus léger et de plus hardi que ces huit colonnes qui forment le péristyle de l'église ; et cette rotonde intérieure si claire, si limpide, que, dans les beaux jours d'été, elle semble inondée par la lumière du soleil ! Rappelons seulement que cette église fut construite pour l'accomplissement d'un vœu fait en 1706, par Victor Amédée, quand les Français assiégeaient Turin. Le tableau où le vœu est représenté est considéré comme un chef-d'œuvre ; on admire aussi deux bas-reliefs, dont l'un représente l'Annonciation, et l'autre la naissance du Sauveur. Ainsi, nous voilà déjà au milieu des merveilles ; des marbres d'une délicatesse extrême, des vierges divines, une église construite, on peut le dire, dans les nues, puisqu'elle est située au sommet d'une montagne de trois lieues, et réalise ainsi le phénomène fabuleux de cette ville aérienne que le facétieux Ésope s'était un jour engagé à construire.

Cependant, nous n'en sommes encore qu'à la préface de notre voyage ; car, pour beaucoup de pèlerins un peu trop exclusifs, il faut l'avouer, l'Italie véritable ne commence qu'au delà de Turin. Reprenons donc notre course buvons une dernière fois de ce vin d'*Asti*, qui est, par parenthèse, le seul vin d'Italie qu'un palais français puisse se permettre de déguster, et rendons-nous à Gènes, la première ville importante qui se présente à nous, d'après la loi de l'itinéraire régulier et fidèle que nous nous sommes tracé.

III.—GÈNES. PALAIS DORIA. L'ANNONZIATA. SCÈNES DE MŒURS.

Il y a de cela cent ans et plus : un homme de petite taille, aux jambes courtes, au ventre proéminent, à la physionomie vive et mobile, se dirigeait aussi vers la ville de Gènes, qu'il s'appretait à visiter à la fois en érudit, en historien et en artiste. Cet homme, beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être, et qui a eu par fois, au milieu d'un savoir éminent, des éclairs de vivacité et d'esprit dignes de Voltaire, s'appelait le président de Brosses. Que ne

pouvons-nous le suivre, ce vif et gai président, dans les diverses excursions qu'il entreprend vers toutes les parties de l'Italie en compagnie de son docte et modeste ami Sainte-Palaye, l'un des hommes les plus véritablement instruits du dix-huitième siècle !

Si nous osions conseiller un livre aux voyageurs en Italie, si nous ne pensions pas que tout le bagage des relations, des guides et des descriptions, est à peu près superflu, nous indiquerions assurément les lettres du président de Brosses, écrites seulement pour ses amis et réimprimées de nos jours avec un grand zèle, sous ce titre un peu romanesque : *l'Italie il y a cent ans*. On peu dire que, dans ces lettres précieuses et d'un style si heureusement négligé, l'Italie se trouve toute entière avec ses mœurs, ses costumes, ses arts, ses monuments observés et décrits de main de maître. On y remarque ce grain de censure qui nous semble indispensable à toute relation véridique, surtout lorsqu'il est réparé par un esprit vraiment supérieur.

Entrons donc à Gênes par le faubourg de San-Piétro-d'Arena avec le président de Brosses, que nous avons pour un moment choisi pour cicerone. Saluons avec lui ce phare très élevé, construit par ordre du roi Louis XII pour guider la nuit à l'entrée du port. On sait que, d'après la tradition, Gênes est appelée communément *la ville des marbres*. "Il n'y a que les plus menteurs qui disent et les niais qui croient que Gênes est tout bâti de marbre, s'écrie l'impétueux président qui, dans une lutte d'intrigue et de plume, ne craint pas de tenir tête à Voltaire lui-même ; en tout cas, ce ne serait pas une grande prérogative, puisqu'on n'a guère ici d'autre pierre, et qu'à moins d'être polie, elle n'est pas plus belle que d'autres."

Ainsi tombe de lui-même ce témoignage de certains voyageurs qui feraient volontiers croire que Gênes est une cité toute fabuleuse, construite sur le plan du palais d'Aladin. Le fait est que l'aspect général de Gênes est sombre, triste ; plusieurs rues sont étroites, mal éclairées ; d'autres sont d'un aspect ridicule. "Gênes est tout peint à fresque, dit notre savant cicerone du dernier siècle, les rues ne sont autre chose que d'immenses décorations d'opéra. Les maisons sont tout autrement élevées qu'à Paris ; mais les rues sont si étroites qu'elles n'ont guère pour la plupart qu'une aune de large, quoique bordées de maisons à sept étages ; de sorte que si, d'un côté, cette ville est beaucoup plus belle pour les bâtiments que Paris, elle a le désavantage de ne pouvoir montrer ce qu'elle vaut par le méchant emplacement. . . ."

Voici pour les mauvais côtés de la ville ; mais elle en a aussi d'admirables. Citons en première ligne la rade, que plusieurs personnes mettent au-dessus de celles de Naples et même de Constantinople. Il est certain qu'il est peu de spectacles plus magnifiques et plus imposants que celui de ces maisons de campagnes disséminées en amphithéâtre et qui semblent se confondre avec les édifices de la ville elle-même, comme des perles éparpillées autour d'un diadème. Les palais de Gênes sont célèbres dans le monde entier. Mais nous ne saurions donner même un simple aperçu des richesses qu'ils renferment. Qu'il nous suffise de rappeler qu'on y voit des morceaux d'élite des Carrache, du Guide, de Rubens, de Van-Dyck, du Dominiquin, du Caravage, etc. . . .

Bien que nous n'ayons guère l'intention de chercher en route les enseignements de l'histoire, il faut cependant que nous nous arrétions quelques instants pour visiter le palais du fameux Doria, qui tient tout un côté de la rue. On se souvient encore du grand rôle que joua au seizième siècle cet amiral, dont le nom s'est trouvé mêlé à l'histoire des deux monarques les plus puissants et les

plus belliqueux de l'Europe. N'étant encore que simple particulier, Doria entretenait déjà une flotte de vingt-deux galères qui lui valut l'honneur de voir les empereurs et les républiques se disputer sa faveur. Il suivit d'abord le parti de François Ier, mais bientôt il déserta sa cause et se joignit à l'empereur Charles-Quint pour l'aider à chasser les Français de l'Italie.

Du reste, la figure du vieux doge s'est conservée dans les jardins du palais, où l'on voit un grand bassin de marbre d'où partent toutes sortes de jets d'eau et où l'on a semé à profusion les nymphes, les tritons et les monstres marins. Au milieu de ce cortège mythologique s'élève un Neptune, le trident à la main, la face menaçante, et ce *gros diable de Neptune*, comme dit de Brosses, n'est autre que le vieux doge lui-même.

C'est de là qu'il conduisit un jour Charles-Quint à bord d'une galère où il lui offrit le plus magnifique repas qui ait jamais été servi de mémoire de souverain. On n'y fit usage que de vaisselle d'or et d'argent, et afin que personne ne pût jamais se vanter d'avoir mangé dans la même assiette ou touché au même plat que l'empereur, le doge, après le repas, fit jeter à la mer tout le service sous les yeux de son auguste convive. Charles-Quint fut étonné, et quiconque connaît le caractère des nobles génois, qui n'eurent pendant longtemps, malgré leurs énormes richesses, ni habits, ni équipages, ni jeux, ni tables, ni chevaux, partagera sans doute l'étonnement de l'empereur. Mais il est bon d'ajouter aussi que, suivant le témoignage de la chronique, le doge avait eu la précaution de faire tendre d'avance près du vaisseau des filets dans lesquels on repêcha toute cette vaisselle précieuse dès que l'empereur fut parti.

On remarque dans le palais Doria, outre les magnificences de l'intérieur, des plafonds et des tableaux de Perino del Vaga. Mais rien n'est plus curieux peut-être que ces jardins situés de l'autre côté de la rue et formés par des terrasses immenses construites en marbre de Carrare. On voit à Gênes un grand nombre de ces jardins plantés sur ces sortes de constructions qui, bâties ou menagées exprès à côtés des appartements, réparent à grand frais le défaut d'air qui règne dans la ville. En voyant cette verdure, ces fleurs, ces arbres qui se trouvent ainsi de plain-pied avec des édifices d'une élévation considérable, on songe malgré soi aux fameux jardins de Babylone.

Après avoir successivement visité les églises de Gênes, qui semblent vouloir rivaliser entre elles d'éclat et de richesse, les unes revêtues de marbre blanc et noir, les autres remplies de lampes d'argent qui restent éveillées le jour et la nuit, et pour la plupart toutes brillantes de jaspe, d'or et de pierreries, nous nous arrêtons dans l'église de *l'Annunziata*, qui est considérée comme la plus belle de toutes sous le rapport de la construction et de l'ordonnance générale. Elle est soutenue par deux rangs de colonnes jaspées de blanc et de rouge, et on admire aux chapelles des croisées des pilastres d'agate qui sont des merveilles de magnificence. Mais au milieu des œuvres des grands maîtres qui décorent ces temples, ne nous sera-t-il pas permis de rappeler avec un certain orgueil qu'une des statues les plus admirées est sortie de la main d'un sculpteur français ? Le Saint-Sébastien du Puget, que l'on remarque à Sainte-Marie-de-Carignan, est considéré par les connaisseurs comme une des œuvres les plus sublimes de l'art moderne.

Mais que les édifices, les palais, les églises ne nous fassent pas oublier un point du voyage qui, trop souvent, reste dans l'ombre dans la plupart des relations, nous voulons parler de l'extérieur, des mœurs, de la physionomie de la population, qu'il est aussi cu-

rieux et intéressant de connaître que les palais et les églises de chaque ville. On a souvent parlé du caractère génois ; on s'est étendu longuement sur l'astuce, l'obliquité naturelle du caractère national. Nous pouvons assurer que ce fond de ruse, s'il est vrai qu'il existe à un aussi haut degré qu'on le prétend, se trouve uni à un penchant très-prononcé à la crédulité, du reste, n'est pas toujours inconciliable avec la feinte et l'artifice.

Mais tout ce que nous pourrions dire sur les instincts du peuple ne vaudrait pas une scène de mœurs nationales qui se passe en ce moment sous nos yeux et montre assez où en sont aujourd'hui, en fait de civilisation et de lumières, les descendants des Cristophe Colomb et des Doria.

Nous nous trouvons sur la *Piazza amorosa*, et bientôt nous voyons déboucher de l'une des rues principales un brillant équipage dont les harnais sont entièrement dorés, ornés de housses, de franges et de plumets, comme ceux des chevaux des traîneaux russes. Les domestiques sont à l'avenant, le cocher habillé comme un maréchal de France, tient les rênes, en velours rouge ; derrière lui se trouvent deux héduques avec de longues barbes et des bâtons à pomme d'argent. Dans la voiture, on remarque un homme d'une quarantaine d'années, la tête haute et effrontée, vêtu d'un habit de soie, deux longues chaînes de montre, épée d'acier, poudre, claque, éventail dans la main gauche. Il est entouré de petites fioles d'or et d'argent, de plats, de bassins, de boîtes et de caisses de toutes grandeurs. Il fait arrêter sa voiture au milieu de la place, et quand la foule déguenillée et bruyante qui se presse autour de lui s'est un peu calmée, il fait entendre à la multitude le discours suivant que nous abrégeons, mais dont nous pouvons garantir l'authenticité quant au fond et à la plupart des détails :

— Nobles citoyens de cette célèbre ville de Gênes, qui a reçu dans tout le monde le surnom de la Fièvre, la Superbe, la Brillante, la réflexion est le plus beau privilège qui distingue l'homme de la bête. C'est par la réflexion que votre illustre compatriote et concitoyen Christophe Colomb a découvert un nouveau monde. A quoi ne doit-on pas s'attendre si vous continuez à réfléchir avec autant d'attention que vous l'avez fait jusqu'à présent ? Certes, ce n'est pas le hasard ou une simple curiosité qui vous a conduits ici, mais bien plutôt la réflexion, peut-être même un décret du Ciel, ou bien la volonté de notre bienheureuse Signora (ici l'orateur fait une profonde révérence et les assistants élèvent leurs bonnets) ; car sans son appui, toutes les réflexions ne serviraient de rien. Moi-même, qui pendant plus de vingt ans ai réfléchi jour et nuit sur l'art de rendre les hommes heureux, je ne dois mes faibles connaissances qu'au secours et nouveaux signes de croix.) Or, comme je vois que vous avez non-seulement l'amour de la réflexion, mais encore celui de la dévotion, il est de mon devoir de m'occuper de votre bien-être corporel avec l'affection qu'un père peut avoir pour ses enfants. D'après cela, si quelqu'un d'entre vous éprouve un mal quelconque, une maladie, une souffrance ou à la tête, ou aux pieds, ou au cœur, ou à l'estomac, ou aux oreilles, ou aux dents, ou aux poumons, il n'a qu'à prendre quelques gouttes de ce spécifique et il sera pour toujours délivré de son mal, etc.

Aussitôt hommes et femmes se pressent autour de sa voiture, et lui, ouvrant sa pharmacie avec une imperturbable gravité, se met à distribuer, avec autant d'attention que s'il eût eu affaire à des princes ou à des ambassadeurs, des fioles, des pilules et des opiat, en ayant soin de faire d'avance déposer le paiement dans un plat d'argent. Dès qu'il ne se présente plus de malades, il

signor ciarlatano (est-il besoin de le nommer ?) emballe ses fioles et ses fioles d'un air empressé, comme s'il avait un long voyage à faire ou comme s'il était attendu en quelque autre lieu avec impatience. Cependant, si nous nous rendons à la place la plus voisine, nous retrouverons le même homme, monté sur la même voiture, entouré de malades et débitant dans les mêmes termes le discours que nous lui avons entendu prononcer. Il en sera de même les jours suivants, tant que les patients se présenteront et que son éloquente improvisation fixera l'attention de la foule.

A cette scène de mœurs publiques et qui nous semble représenter fidèlement le côté simple et crédule de la population génoise, il serait curieux peut-être d'opposer un tableau d'un tout autre genre, mais qui fournit aussi de curieux renseignements sur ce peuple italien que l'on ne saurait mieux étudier que dans les actes de sa vie extérieure.

Il y a un siècle à peine qu'un voyageur rendait compte, en ces termes, d'une cérémonie publique dont il venait d'être le témoin :

“ Le hasard nous a fait arriver à Gênes le plus beau jour de l'année. Toutes les rues sont illuminées de lampions du haut en bas. On ne peut se représenter la beauté de ce coup d'œil. Tout le monde, hommes et femmes, en robes de chambre ou en vestes et en pantoufles, courent les rues et les cafés... Le jour de la Saint-Jean est un de cinq de l'année où le doge a la permission de sortir pour aller à la messe en cérémonie. Les troupes ouvrent la marche ; les grenadiers, avec de gros bonnets, marchent les premiers, suivis des Suisses de la garde, en culottes à la suisse, fraises, etc., vêtus de rouge, galonnés de blanc ; ensuite les pages du doge, magnifiquement habillés d'un pourpoint de velours rouge, les chausses et les bas verts, le manteau rouge doublé de satin vert, et la toque rouge ; le tout entièrement chamarré d'or, tant en dedans qu'en dehors. Ensuite venait, accompagné de deux massiers, un sénateur portant sur son épaule l'épée de la république, démesurément longue, dans un fourreau de vermeil. Le général des armes, en épée et en robe de palais, marchait immédiatement devant le doge, qui était vêtu d'une robe longue de damas rouge sur une veste de même couleur, et coiffé d'une *vastissime* perruque carrée. Il portait à la main une espèce de bonnet carré, rouge, terminé par un bouton au lieu de houppes. Les sénateurs, deux à deux, marchaient à la suite du doge. Ils se rangèrent de chaque côté du chœur dans des fauteuils ; l'archevêque avait son trône et son dais du côté de l'épître, près de l'autel, et le doge, son trône et son dais de l'autre côté, près de la nef. Le doge ne marche pas sans un écuyer qui lui donne la main. Les chanoines étaient en soutane et en rochet. Ce qui me plut davantage, ce fut un abbé à talons rouges et un éventail à la main, qui, pendant la communion, joua supérieurement de la serinette.”

En lisant les détails d'une pareille fête, croirait-on en être séparé d'un siècle seulement, et ne semble-t-il pas plutôt que l'on assiste à l'accomplissement de quelque solennité du moyen âge ? Ainsi, le peuple de Gênes, qui se pressait il y a cent ans encore sur les pas du cortège des doges, s'agite aujourd'hui et se rassemble autour de la voiture d'un charlatan. Sans chercher un rapprochement puéril ni forcé, ne peut-on pas dire que depuis un siècle ce peuple n'a guère changé de superstition ?

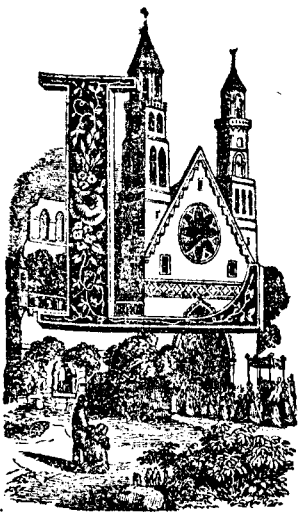
Mais c'est assez nous arrêter à Gênes ; et en raison des villes qu'il nous reste à visiter, les voyageurs, qui connaissent le prix du temps, pourront peut-être nous accuser à bon droit d'avoir séjourné bien longtemps dans la ville des marbres.

ARNOULT FRÉMY.

(A continuer.)

LE PREMIER PIANO.

I.



ES deux héros de cette histoire, les deux personnages de cette comédie qui va se jouer aux sons du piano, au bruit harmonieux des chef-d'œuvres de Gluck et de Piccini, ont débuté, ont marché, et se sont arrêtés dans la vie de ce monde, avec des chances, avec des idées et d'une façon, hélas ! bien différentes : le premier commença par être riche, et devint pauvre tout à coup, à force d'extravagance, de dissipation et de galanterie ; le second commença par être pauvre, et devint riche, un beau

jour, à force de courage, d'intelligence et de travail. L'un se glorifiait de son titre de grand seigneur : l'autre vantait à qui voulait l'entendre son titre modeste de roturier. L'homme de la cour portait dans son blason les armes d'une des familles les plus puissantes de la France aristocratique ; l'homme du peuple n'avait pour armoiries que les attributs d'un artisan, dont la seule puissance était le génie. Le courtisan pailleté des salons de Versailles fit pâlir dans ses mains l'éclat d'une grandeur illustre ; l'hôte laborieux d'un atelier de Paris fit briller sur son front l'auréole d'une illustration nouvelle. L'un expira sur une place publique, sur l'échafaud de 93, condamné par la colère de la nation et renié par le mépris de la noblesse ; l'autre se laisse mourir, sous le ciel de la famille, au milieu de ses amis, de ses ouvriers, de ses admirateurs, couronné par l'industrie, décoré par une main royale et chanté par la poésie. Enfin, le premier se nommait Armand de Gontaut, duc de Lauzun ; le second se nommait tout simplement Sébastien Érard.

A l'époque dont il s'agit, au commencement de cette histoire, Sébastien Érard était encore un pauvre artisan, que des revers de fortune avaient forcé de quitter Strasbourg, sa ville natale, pour venir à Paris, seul, sans argent, sans amitiés, sans protections, à la recherche du pain quotidien.

A l'âge de seize ans, Sébastien Érard se trouvait bien malheureux dans ce monde, et, ma foi ! il avait raison : dans son enfance, dans sa première jeunesse, il avait étudié le dessin, l'architecture, les sciences exactes ; il s'était promis, à l'ombre de la

maison paternelle, de devenir un artiste ; et jugez de sa douleur, de sa colère, de son désespoir : il n'était encore qu'un ouvrier, un manœuvre, un facteur de clavecins ; il avait honte de ses habitudes, de son abaissement et de sa misère !

Par bonheur, Sébastien Érard avait quelque chose que n'ont pas d'ordinaire les simples artisans : la tristesse qui fait rêver, l'intelligence qui fait penser, l'ambition qui fait agir ! Le jeune rêveur aperçut d'abord, à travers les prestiges de sa rêverie, la gloire et la fortune qui lui souriaient de loin dans un beau nuage de l'horizon ; il chercha, par la pensée, le chemin mystérieux qui devait le conduire à la conquête du talent, de la réputation et de l'opulence ; il comprit qu'il y avait de la place au soleil des bienheureux de la terre pour tous les travailleurs d'élite, et il se mit à souffrir sans se plaindre, à attendre et à travailler.

Sébastien Érard daigna se réconcilier avec l'état qu'il avait choisi pour vivre, et qui devait empêcher son nom de mourir. Parfois il se plaisait à examiner attentivement, non pas à la manière d'un ouvrier aveugle, mais à la façon ingénieuse d'un observateur habile, le mécanisme imparfait de ces pauvres clavecins, de ces tristes épinettes qui charmaient les oreilles de la cour et de la ville ; malheureux instruments qui avaient la voix si aigre, si criarde, et qui filaient, avec leurs petites lèvres d'ivoire, les sons les plus discordants, les plus aigus, les plus affreux, les plus insupportables ! Il semblait à Sébastien que de pareils accents, presque faux, toujours équivoques, ne valaient, à dire d'experts, que le triste honneur de se mêler au bruit des couplets, des bouts-neufs et des sornettes lyriques ; il lui semblait que c'était là un crime de lèse-mélodie, et il se promit en secret de châtier les coupables en les reléguant dans la solitude des greniers, dans la poussière des mansardes. Dès ce moment Érard méprisa le babillage du clavecin ; il eut horreur du caquetage de l'épinette, et il devina l'harmonieuse éloquence du piano. Les merveilles du clavier de Silbermann l'empêchaient sans doute de dormir : en un jour, en un clin d'œil, par la grâce du travail et de l'inspiration, l'artisan devint un artiste ; et le hasard, qui est le dieu le plus juste de ce monde, voulut bien accourir à son aide sous les traits de monseigneur le duc de Lauzun.

Je vous ai dit en peu de mots les préoccupations laborieuses et les secrètes pensées du pauvre ouvrier ; permettez-moi de vous apprendre ou de vous rappeler, aussi brièvement qu'il me sera possible, les rêves mondains et les passe-temps futiles du grand seigneur.

Le duc de Lauzun avait imaginé de faire revivre à la cour de Louis XVI les caprices dangereux, les brillantes folies de ce règne spirituel qui avait naguère gouverné la France en deux galantes personnes : Louis XV et le régent. Une belle figure, beaucoup d'esprit, beaucoup d'argent, une gaieté inépuisable, de la galanterie, une bravoure noble comme son origine : voilà M. le duc de Lauzun à l'âge de vingt-cinq ans ; et, certes ! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour mériter l'estime des hommes et pour conquérir la douce adoration des femmes. A vrai dire, le jeune et frivole héritier du maréchal de Biron ne sut mettre à profit ni ses qualités, ni sa fortune, ni son courage, ni rien de tout ce qu'il appelait lui-même son petit mérite : il abusa de sa beauté pour devenir un coureur de ruelles, un aventurier de boudoirs ; de son esprit et de sa verve joyeuse, pour devenir un fat et un bavard ; de son patrimoine, pour devenir un joueur et un prodigue ; de sa témérité, pour devenir un spadassin, un infatigable duelliste ; de sa galanterie, pour provoquer un scandale royal en se faisant tour à tour l'amoureux et l'ennemi de la reine.

Si l'on devait en croire les auteurs qui ont écrit sur les dernières années du XVIII^e siècle, il faudrait attribuer la haine subite de Marie-Antoinette contre M. de Lauzun à une aventure de bal masqué, à une demande un peu équivoque ou à une réponse un peu indiscrette ; il n'en fut point ainsi, et la cause mystérieuse de cette aversion se rattache précisément à l'histoire du premier piano de Sébastien Érard.

II.

Malgré le bel amour apparent de M. de Lauzun pour la reine de France, le soudain enthousiasme du jeune duc pour la jolie marquise de Milleroy n'était plus un mystère pour personne, ni dans les salons de Paris, ni dans les appartements de Versailles ; la position personnelle, la position officielle de madame de Milleroy, donnait une certaine importance de curiosité, d'intérêt et de scandale à ce caprice qu'elle avait inspiré au célèbre gentilhomme amoureux ; la marquise était l'amie à peu près intime de Marie-Antoinette, et plus d'une fois elle avait porté ombrage à l'astimité jalouse de cette autre favorite que l'on nommait la belle comtesse de Polignac. Comme la comtesse, la marquise avait eu l'honneur de se faire attacher à l'éducation première des enfants de France ; comme la comtesse, la marquise avait reçu de sa royale protectrice l'hospitalité du château de Versailles, avec le droit de s'installer et de vivre dans cette délicieuse partie du palais qui touche à la Provence de l'Orangerie.

M. de Lauzun, qui savait marcher à propos dans le difficile domaine de la *carte de Tendre*, trouva sans doute fort plaisant de composer, en collaboration avec madame de Milleroy, une de ces petites comédies de cœur que l'on appelle des *piques d'amour* ; le rusé don Juan se mit à la besogne, et la marquise se prêta de la meilleure grâce, c'est-à-dire avec toute la bonne grâce amoureuse, à la composition de cette galante fantaisie ; par malheur, la chute de l'ouvrage fut complète : la première scène, rien que l'exposition de la pièce, valut de la part de Marie-Antoinette beaucoup de dédain à M. de Lauzun et beaucoup de haine à madame de Milleroy ; entre ces deux femmes belles et frivoles, ce fut, à compter de ce jour, une rivalité de tous les instants, au profit du plaisir, du luxe, de la dissipation et de la mode, une véritable lutte qui ne devait céder un peu plus tard qu'au bruit des orages de la place publique, aux éclats de la foudre révolutionnaire.

Les chances de cette petite guerre d'éventails n'étaient pas tout

à fait inégales : de ces deux ennemies, l'une était une jeune souveraine, jolie, adroite, audacieuse et coquette ; elle commandait aux hommes par l'autorité de ses charmes, aux femmes par l'autorité de son esprit, à tout le monde par l'autorité de sa grandeur ; elle disposait à son gré des trésors de l'État, de l'influence de la royauté, de toutes les ressources magiques de la suprême puissance, et sa voix seule opérait des prodiges. L'autre avait aussi de la jeunesse, de la beauté, de la coquetterie, de l'audace ; elle avait de brillants serviteurs, des sujets empressés qui lui obéissaient à la ronde, sans être forcés de lui obéir ; elle avait autour d'elle un cercle de femmes charmantes, qui lui enviaient la perfection de sa ravissante figure ; elle avait tout près d'elle, à ses genoux, des auditeurs attentifs qui lui enviaient la cruauté spirituelle de sa malicieuse parole ; elle avait un royaume qu'elle gouvernait à sa douce manière, un peuple qui vivait à l'ombre de sa couronne de fleurs, des esclaves amoureux qui la regardaient en extase, qui l'admiraient avec enthousiasme et qui l'aimaient jusqu'à l'adoration ; enfin, elle avait une fortune considérable, une liste civile princière, une opulence royale qui lui donna le pouvoir de lutter contre Marie-Antoinette, de l'humilier sur son passage, de la dépiter en riant, de l'égaliser à force de prodigalité, de folie, de magnificence et d'orgueil.

Il faut être juste : la rouerie de M. de Lauzun et l'extravagance de madame de Milleroy produisirent un jour quelque chose d'utile ; le dépit amoureux du grand seigneur dota la France d'une industrie nouvelle ; la jalouse coquetterie de la grande dame lui donna un artisan illustre, un noble artiste de plus !

Marie-Antoinette avait beau dire et beau faire pour ressembler à une française : l'Autrichienne, comme on l'appelait déjà dans les faubourgs de Paris, se souvenait encore de sa véritable patrie, de la patrie de son enfance et de sa jeunesse ; entre nous, vraiment, n'avait-elle pas raison ?

Le pays que l'on a vu du fond d'un berceau, en ouvrant tout à coup les yeux au soleil ; le pays où nous avons grandi, joué dans les fleurs, et murmuré devant Dieu notre première prière ; le pays où notre bouche a commencé de parler, où notre esprit a commencé de comprendre, où notre cœur a commencé de sentir et de battre, n'est-il pas toujours le pays le plus poétique et le plus admirable de ce monde ?

Bien souvent la reine de France se prenait à regretter l'Allemagne, l'Autriche, les palais de Vienne, les ombrages fleuris du Prater et les vapeurs mystérieuses du Danube. Seule, les yeux fixés sur des portraits de famille, la main sur une couronne qui pesait trop sur sa jolie tête, elle se laissait aller à ces regrets impatients, à ces plaintes de la mémoire, à ces mirages du cœur si cruels et si doux, que l'on appelle le mal du pays : alors, elle oubliait un instant sa patrie d'adoption, et, pour se guérir de ce mal affreux sans doute, elle recherchait, elle adorait, elle protégeait à plaisir les modes, les costumes, le langage, les arbustes, les livres, les tableaux, la musique de sa première patrie, tout ce qui lui apportait un ruban, une épingle, une parole, une fleur, une page, un trait, une note, un rien de sa chère et bienheureuse Allemagne.

Un jour elle voulut avoir un clavecin de Vienne, et bientôt elle reçut dans ses petits appartements de Versailles un clavecin magnifique, emprunté, pour lui plaire, au mobilier somptueux d'une résidence impériale. Marie-Antoinette résolut de ne chanter sur ce précieux instrument que des élégies allemandes, et, afin que nulle gloire ne manquât à l'inauguration, au sacre lyrique du clavecin royal, la reine daigna mander à la cour de France un musicien dont elle était l'élève, un homme de génie qui avait com-

posé des chefs-d'œuvre, un illustre allemand qui se nommait le chevalier Gluck.

Comme tous les événements de ce monde se suivent et s'enchaînent à souhait ! Madame de Milleroy, qui assistait, par la grâce de Dieu et du tabouret, au concert de M. Gluck, à Versailles, voulut avoir à son tour au milieu de son splendide salon un musicien étranger, un compositeur célèbre et un clavecin magnifique. On parlait déjà parmi les savants, parmi les amateurs, d'un nouvel instrument de musique inventé, en Saxe, par Silbermann : la marquise, qui rafollait des beaux-arts et des artistes, demanda à M. de Lauzun un *piano*, mais un piano de fabrication française, et M. de Lauzun se mit à la recherche d'un artisan parisien assez habile pour se charger du fardeau de cette difficile besogne ; le complaisant adorateur de madame de Milleroy se hâta de frapper à la porte de tous les ateliers de Paris, et ce fut à grand'peine qu'il découvrit, dans la maison de je ne sais quel facteur inconnu, un ouvrier jeune intelligent, plein d'enthousiasme, un pauvre diable de génie qui lui jura de réaliser en France l'invention mélodieuse de Silbermann : ce jeune homme, cet ouvrier, cet artisan audacieux, c'était Sébastien Érard.

On offrit à Érard une salle, un atelier improvisé dans l'hôtel du duc de Lauzun, et le lendemain Sébastien commença l'exécution de son premier piano.

Sébastien Érard avait imaginé, pour le piano de madame de Milleroy, un moyen de mettre tous les morceaux de musique au diapason des voix en donnant au clavier une mobilité qui l'obligeait à monter et à descendre au gré du chanteur ; le même instrument servit à la première application de l'*orgue expressif* dont la découverte faisait dire plus tard à l'immortel Grétry : *c'est la pierre philosophale en musique qu'une pareille trouvaille !* Grâce à la magnificence de M. de Lauzun, le premier piano d'Érard se cachait fièrement sous une enveloppe de laque dorée ; les pédales étaient couronnées d'un groupe mythologique, dessiné par le statuaire Houdon ; les parois intérieures étaient couvertes de petites peintures de Boucher, de Greuse et de Vanloo ; et, pour que rien ne manquât au triomphe de la belle marquise, le duc de Lauzun résolut de faire essayer le piano de son protégé, dans une réunion solennelle, par un musicien célèbre, par un compositeur qui en voulait à la gloire du chevalier Gluck, par un étranger qui se nommait Piccini.

Ce soir-là le piano de Sébastien Érard obtint à la fois tous les genres de succès, dans les appartements de l'Orangerie, dans les salons de madame de Milleroy.

Enfin, le piano de Sébastien Érard eut le bonheur de provoquer l'admiration du roi et d'exciter surtout l'envie de la reine : Marie-Antoinette, qui avait honoré bon gré malgré de son auguste présence la solennité musicale de la marquise, hasarda quelques pas dans les salons, au bras de l'ambassadeur de Naples, le spirituel marquis de Caraccioli ; elle aperçut le duc de Lauzun qui devisait avec le baron de Besenval, et les deux interlocuteurs s'inclinèrent respectueusement devant la reine...

« Monsieur, leur demanda Marie-Antoinette, ce piano que je viens d'entendre, que je viens d'admirer, est-il d'origine allemande ?

— Non, madame, répondit le baron, il est d'origine française.

— Ah !... Et comment se nomme l'habile facteur de ce précieux instrument ?

— Sébastien Érard, répliqua le duc de Lauzun.

— Je me souviendrai de ce nom !... La petite merveille dont je parle appartient à notre bienheureuse marquise ?

— Non, madame, elle n'appartient qu'à moi seul.

— A vous, monsieur de Lauzun ? Et qu'en voulez-vous faire, s'il vous plaît ?

— Le plus bel ornement de mon hôtel, madame et la plus douce distraction de ma paresse.

— Pourquoi me tromper !... Le logis d'un colonel de hussards n'est point fait pour un semblable trésor, qui ne s'érigerait qu'au boudoir d'une jolie femme.

— Votre Majesté a peut-être raison...

— Eh bien monsieur de Lauzun, je l'avoue : j'adore ce nouveau chef-d'œuvre dont les accents m'ont ravie, transportée, enivrée ; voulez-vous accepter une offre que je vous adresse..... en tremblant ?

— Laquelle, madame ?

— Mon clavecin d'Allemagne contre votre piano de France..... et mes remerciements par-dessus le marché.

— Votre Majesté me pardonnera, je l'espère ; mais comment pourrais-je lui offrir aujourd'hui ce que j'offrirai demain sans doute...

— A qui ?

— A madame la marquise de Milleroy."

La reine s'éloigna bien vite afin de cacher son dépit et sa colère. M. de Lauzun s'avisait de sourire en osant la suivre des yeux, et dès ce moment c'en était fait de son avenir à la cour de Marie-Antoinette. Certes, la reine avait le droit de se venger de cet insolent gentilhomme, et la vengeance ne se fit pas attendre. La mort du maréchal de Biron laissait à la disposition du roi le commandement des gardes-françaises ; M. de Lauzun, qui héritait des titres de son oncle, réclama la survivance de ce poste militaire, si important et si honorable : les ministres parlaient en sa faveur, et Louis XVI partageait l'avis des conseillers de la couronne. Marie-Antoinette protesta contre les prétentions de M. de Lauzun, et lorsque le successeur présomptif du maréchal osa paraître devant elle pour la supplier ou pour se plaindre, l'inexorable Majesté se contenta de lui répondre avec le plus cruel de ses sourires :

« Monsieur le duc me pardonnera, je l'espère ; mais comment le roi pourrait-il lui donner aujourd'hui ce que je donnerai moi-même demain à M. Duchâtelet ? »

M. de Lauzun fut exclu du commandement des gardes-françaises ; il déserta presque aussitôt le parti de la cour, pour se consacrer aux intérêts de l'opposition populaire. Il écrivit des pamphlets contre la royauté de Versailles ; il composa des satires contre la reine ; il rima des épigrammes contre la noblesse... et le piano de Sébastien Érard continua de chanter de plus belle dans les salons de la marquise de Milleroy.

III.

Les chants avaient cessé ! — Un soir, un triste soir, hélas ! il n'y eut que du silence et de l'obscurité dans les serres-chaudes galantes de l'Orangerie de Versailles ; les appartements du palais tout entier n'étaient plus qu'une sombre solitude, qui commençait à se peupler de fantômes, de souvenirs, de regrets et de terreurs. La reine était au Temple, où elle jouait déjà le cinquième acte de sa tragédie ; la comtesse de Polignac avait suivi les exilés volontaires de l'émigration royaliste ; Madame de Milleroy souriait, en regardant le ciel, à travers les barreaux de Saint-Lazare, et le duc de Lauzun, prisonnier à Sainte-Pélagie se préparait, comme il le disait lui-même, à exhaler le dernier soupir de la noblesse de France !

Un matin, Paris révolutionnaire inonda les places publiques, les avenues, le château et les jardins de Versailles : on brisa toutes les portes de la résidence royale ; le peuple, qui ne manquait pas d'une certaine logique dans les terribles élans de sa colère, se prit à ravager avec une juste préférence les appartements luxueux de l'ancienne favorite de Marie-Antoinette, la comtesse de Polignac ; or, de cette riche demeure au logis de madame de Milleroy, il n'y avait guère que la distance d'une hache, d'une pique ou d'un marteau ; en une minute, en un froncement de sourcils, en un éclair de rage populaire, tout fut brisé, déchiré, éparpillé dans les vastes salons de la marquise. . . . Je me trompe : le piano d'Érard était encore debout, toujours beau, toujours brillant, toujours radieux, et prêt à chanter encore les airs de Gluck et de Piccini. Soudain, un orateur de la foule, un tribun, frappa du pied sur l'instrument de musique. . . . et le clavier fit entendre une plainte mystérieuse, comme s'il eût voulu protester, dans l'intérêt de l'art et de la poésie, contre les profanations de la violence et de la prose ; mais il eut beau gémir et se plaindre : des mains vigoureuses soulevèrent le piano jusqu'aux bords d'une croisée, et c'en était fait peut-être du premier chef-d'œuvre de Sébastien Érard ! . . . Au même instant un jeune homme se précipita dans le salon, traversa les flots pressés de la foule, et se mit à crier d'une voix retentissante :

« Citoyens ! grâce ! grâce ! Je réclame de vous la grâce du coupable !

— Où est le coupable ? demanda le tribun du faubourg.

— Le voilà ! répondit le jeune homme ; c'est ce malheureux piano que vous allez mettre à la lanterne, que vous allez exécuter par la fenêtre. . .

— Et que diable veux-tu faire de ce maudit instrument qui a résonné pour les aristocrates ?

— Je veux l'obliger à chanter pour les patriotes ! Il chantait autrefois les airs favoris d'une reine et d'une marquise : eh bien ! qu'il chante donc aujourd'hui le *Réveil du Peuple* et la *Marseillaise* !

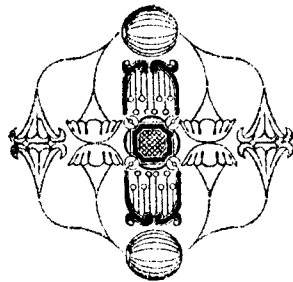
Cette proposition fut accueillie par les rires, par les applaudissements de la foule, et le jeune homme ouvrit le piano. . .

Il faut plaindre ce jeune homme, et voici pourquoi : né dans les rangs du peuple, il aimait la liberté sans doute, mais il détestait les cris, le désordre et l'agitation de la place publique ; élevé dans une province qui avait l'amour de l'indépendance, il souriait peut-être aux principes indépendants de la révolution, mais il avait peur des révolutionnaires ; et puis il avait été protégé par madame de Milleroy, soutenu par M. de Lauzun, encouragé par Marie-Antoinette, breveté par le roi lui-même : le moyen, après cela, de jouer sans trembler, de gaieté de cœur, les hymnes plébiens du *Réveil du Peuple* et de la *Marseillaise* ! . . . Pourtant l'artiste se résigna de son mieux, en frémissant de regret et d'impatience ; il ouvrit donc le piano de la marquise, qu'il voulait sauver à tout prix, comme un beau souvenir de sa première jeunesse, comme une précieuse relique de son premier travail ; il préluda d'une main tremblante ; il essuya furtivement une larme, au souvenir de sa noble protectrice ; il appela à son aide toute sa force, tout son courage, et il se mit à jouer sur son clavier aristocratique les refrains du répertoire populaire, sauf à purifier, pensait-il, les touches de son clavier avec le répertoire de Marie-Antoinette.

A la fin, le terrible auditoire daigna pardonner à l'instrument en faveur de l'intention apparente du jeune instrumentiste ; nul ne songea plus à le profaner, à le briser, comme un vilain meuble inutile ; le peuple se retira bientôt, en répétant la *Marseillaise*, et

ce fut ainsi que Sébastien Érard sauva de la tourmente le premier piano de son illustre fabrique. Bienheureux piano, vraiment ! qui sortit un jour des mains habiles de son maître, en chantant les notes les plus douces de ce monde ; qui fut baptisé par Piccini, à grands flots de mélodie italienne ; qui eut pour baptistère un splendide salon de Versailles, pour parrain monseigneur le duc de Lauzun, pour marraine madame la marquise de Milleroy, et pour cortège d'honneur toutes les beautés célèbres, toutes les grâces, tous les sourires, tous les nobles esprits, toutes les gloires de la cour de Marie-Antoinette, la belle Autrichienne, la jolie folle couronnée, la malheureuse reine de France ! . . .

LOUIS LURINE.




LES DEUX AVEUX.

CHANSONNETTE.

PAROLES DE M...

MUSIQUE DE E. GRUBER.

Hi-er c'é-tait fête au vil-la-ge, Tous les hon-
neurs é-taient pour moi ; Cha-cun me te-nait doux lan- - - ga- - ge, Cha-cun me par-lait de sa
foi... Tout en se-cret, pen-dant la dan - se, J'ai-re-çu deux bil-lets d'a-mour, Tout en se-cret pendant la



dan - se, J'ai re - çu deux bil-lets d'a - mour ! A pré-sent que tout fait si - - len - - ce Je puis les



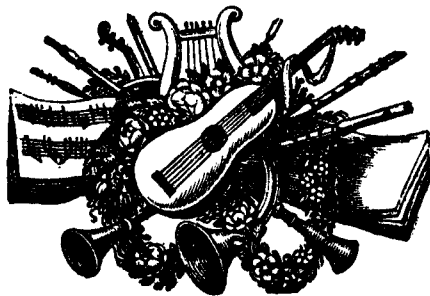
li - re tour à tour, A pré-sent que tout fait si - - len - ce Je puis les li - re tour à tour.

II.

L'un est du seigneur du village :
Il m'adore, il m'enrichira ;
Si je refuse son hommage,
Pauvre seigneur, il en mourra !
Un tel aveu, je puis le dire, } BIS.
Fut toujours celui d'un trompeur, }
Ce doux billet que je déchire } BIS.
Est le vôtre, mon beau seigneur. }

III.

L'autre est d'un garçon sans richesse,
Que j'aime, et le dis sans détour ;
Tendre époux, il saura sans cesse,
Me consacrer tout son amour...
Un tel aveu, je puis le dire, } BIS.
Me promet bientôt le bonheur, }
Ce doux billet que j'aime à lire, } BIS.
Prend place déjà sur mon cœur. }



MARCHE DE VARENNES.

Composée pour le Piano-Forte.

Par EUSEBE JOACHIM, Organiste de Varennes.

Maestoso.

PIANO.

The first system of the piano accompaniment consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is common time (C). The tempo marking 'Maestoso.' is placed above the first staff. The word 'PIANO.' is written to the left of the first staff. The music begins with a series of chords and moving lines in both hands.

The second system continues the piano accompaniment with two staves. It features a variety of chordal textures and melodic fragments. A dynamic marking 'p' (piano) is visible at the end of the system on both staves.

The third system continues the piano accompaniment with two staves. It includes a change in the key signature to one flat (B-flat) and a change in the time signature to 3/4. The music concludes with a final chord in the bass staff.

Mineur.

The fourth system continues the piano accompaniment with two staves. The key signature remains one flat (B-flat). The tempo marking 'Mineur.' is placed above the first staff. A dynamic marking 'f' (forte) is at the beginning, and 'p' (piano) appears later in the system. The system ends with a final chord.



First system of musical notation, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves are in the key of B-flat major (two flats). The music features a complex rhythmic pattern with many sixteenth and thirty-second notes. Dynamic markings include *ff* (fortissimo) and *pp* (pianissimo).



Second system of musical notation, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves are in the key of B-flat major. The music continues with similar rhythmic complexity. A dynamic marking of *ff* is present.



Third system of musical notation, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves are in the key of B-flat major. The music concludes with a final cadence.

